

Charles PIETRI L'ESPACE CHRÉTIEN DANS LA CITÉ

professeur d'histoire du Christianisme Paris-Sorbonne, puis ancien directeur Ecole de Rome

LE VICUS CHRISTIANORUM ET L'ESPACE CHRÉTIEN DE LA CITÉ ARVERNE (CLERMONT)

R H E F 1980

Qu'on me permette, en préambule, quelques remarques. Elles ne prétendent point éclairer les savants expérimentés ; mais elles permettront peut-être, avant d'ouvrir un dossier embrouillé, de préciser les intentions de la présente enquête. Car l'histoire du peuple chrétien en Gaule puis en France ne s'accommode plus des périodisations traditionnelles ; les premiers siècles de la mission — à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Age — apparaissent comme un temps fort où s'élaborent une géographie, un complexe d'institutions, de pastorale, de spiritualité et de comportements collectifs qui, jusqu'à l'époque moderne, orientent des attitudes et qui, pour une part, appartiennent à notre histoire contemporaine. Mais pour infléchir l'histoire traditionnelle de l'Église en une histoire du peuple chrétien pendant les premiers siècles, la recherche doit réunir, analyser et conjuguer plus systématiquement que dans le passé les témoignages des textes, des images, des inscriptions et des monuments, et surtout leur poser sans préjugé de nouvelles questions. L'achèvement d'une prosopographie chrétienne de la Gaule (iv^e-vi^e siècles) donnera bientôt sur la conversion, sur le recrutement des clercs, sur l'évergétisme, les matériaux d'une histoire sociale. Des chercheurs, appartenant à plusieurs centres scientifiques français, préparent un autre « corpus » qui réunira, pour chaque ville, avant l'époque carolingienne, tout ce que nous savons de l'établissement chrétien dans la topographie de la cité : ces notices étudient le nouveau visage que prend la ville, qu'elle conserve pendant de longs siècles, en un mot la naissance d'un espace chrétien. Au demeurant, **cette enquête permet de ruiner des idées trop reçues**, transmises souvent des manuels anciens aux compilations modernes.

Car ceux-ci imaginent volontiers que les chrétiens de Gaule établirent les **premiers lieux du culte hors de la ville, dans le cimetière, d'où ils ne sortirent que progressivement, du iv^e au v^e siècle, pour installer leurs églises dans le cœur de la cité**. À bien réfléchir, cette image d'Épinal sous-entend **une représentation étrange de la mission chrétienne** ; elle colore les premières assemblées fidèles d'une atmosphère funéraire, alors qu'en Gaule la liturgie des morts et celle des martyrs se développent plus tardivement qu'en Italie ou en Afrique ; **elle écarte de la ville le centre actif de la pastorale et de l'assistance, comme si les premières communautés chrétiennes s'étaient frileusement retranchées**, pour de longs siècles, dans les réduits symboliques des catacombes. Les **études publiées** par cette Revue, sur la « christianisation des pays entre Loire et Rhin », ont déjà contredit cette image romanesque, et les **monographies** encore inédites qu'élabore **le groupe de recherches sur la Topographie chrétienne dressent le même constat**. Mais Clermont vaut sans doute une analyse particulière, puisque son exemple semble argumenter au bénéfice d'une thèse démentie ailleurs. Cette raison justifie l'enquête présente et en excuse peut-être l'austérité ; du reste, l'examen des textes jalonne la conquête d'un espace urbain ; elle peut éclairer aussi l'évolution des mentalités chrétiennes, en précisant comment les témoins anciens — en ce cas Grégoire de Tours — se présentaient, au vi^e siècle, l'histoire de leur passé chrétien.

L'histoire de la topographie commence pour la cité arverne avec une sorte de légende dorée. Grégoire de Tours évoque le temps des persécutions : le serviteur d'un temple païen recherche le chrétien Cassius, il se rend près de la ville, au vicus quem christianorum vocant ¹, au faubourg qu'on appelle le faubourg des chrétiens, actuellement le quartier de Saint-Alyre, utilisé dès le iv^e siècle pour les sépultures. Toute une tradition érudite — on le sait — relève cet épisode pour assurer que le premier établissement chrétien se situe dans la périphérie de la cité ² : il ne pénétrerait dans la ville protégée par les murs qu'au milieu du v^e siècle, lorsque l'évêque Namatius aurait transféré l'ecclēsia. Mais, croit-on, le baptistère attesté dans le vicus n'a pas été déplacé et il indiquerait le site primitif de l'église épiscopale, avec laquelle il est habituellement associé. Dom J. Dubois a vivement contesté cette thèse en s'attachant particulièrement à l'exemple de Paris, sans négliger le cas de Clermont ³. Il n'a pas ébranlé totalement les positions traditionnelles défendues dans le livre que M. Vieillard- Troïekouff a récemment consacré aux « Monuments religieux de la Gaule d'après les œuvres de Grégoire de Tours » ⁴. P.-Fr. Fournier, le spécialiste de la topographie arverne tient une position plus nuancée en maintenant que d'abord la « communauté » avait établi son « centre religieux près du ruisseau de la Tiretaine », et qu'au « iv^e siècle encore, ce quartier périphérique conservait le privilège d'avoir été le premier centre du christianisme » à Clermont ⁵. On prête peut-être à Grégoire beaucoup plus qu'il n'en dit : l'historien imagine tout naturellement que Cassius a souffert le martyre là où il a été, à sa connaissance, effectivement enterré, et il use pour désigner ces lieux d'une formule qu'emploient ses contemporains sans lui donner nécessairement une valeur rétrospective. L'usage que Grégoire fait du terme vicus ⁶ n'éclaircit point le débat : celui-ci ne désigne jamais un quartier de

¹ *Historiae* (= *Hist.*), 1, 33, *Monumenta Germaniae historien*, [MGH] *Scrip- tores rerum merovingicarum*, éd. B. Krusch, Hanovre, 1937, p. 25, (trad. Latouche).

² É. Griffe, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, Paris, III, 1965, p. 8 ; p. 13 ; p. 29. Voir déjà Grégut, *Bull. hist. et se. de l'Auvergne*, 2, 1898, p. 55-57, citant l'exemple des catacombes romaines p. 63 ; et aussi Le Nain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclēs.*, Paris, 1712, XV, p. 410.

³ J. Dubois, « L'emplacement des premiers sanctuaires d'e Paris », dans le *Journal des savants*, 1968, p. 5-44, sp. 24-26, et aussi *Bull. Soc. nat. Antiquaires de France*, 1968, p. 115-117. On ne voit pas cependant ce qui autorise l'auteur à parler de nouvelles maisons, d'un habitat dans le vicus.

⁴ Paris, 1977, p. 85-104 (cité du nom de l'auteur) ; déjà dans *Cahiers archéologiques*, 11, 1960, p. 200.

⁵ P.-Fr. Fournier, dans E. Desforges, G. et P.-Fr. Fournier, J.-J. Hatt, F. Imberdis, *Nouvelles recherches sur les origines de Clermont-Ferrand*, Publications de la Fac. des Lettres de Clermont-Ferrand, fasc. 5, Clermont-Ferrand, 1970, p. 546 (cité *Recherches*) et P.-Fr. Fournier, « Clermont-Ferrand au vie siècle. Recherches sur la topographie de la ville », dans *Bibliothèque de V École des chartes*, 118, 1970, p. 273-339, spéc. p. 333 sq. (cité Fournier).

⁶ Vicus peut exceptionnellement désigner la cité arverne : *Hist.*, 3, 12, p. 108. Très probablement, G. songe à une définition analogue à celle d'Isidore, *Etym.*, 15, 2, 11 : qui nulla dignitate civitatis ornantur ; ... vias (habens) tantum sine mûris. Il s'étonne que le castrum Divionensis ne soit pas une civitas (*Hist.*, 3, 19). A. Longnon, *Géographie de la Gaule au VIe s.*, Paris, 1878, p. 18, donne une liste de vici, agglomérations isolées ; c'est dans ce type de vici que les évêques de Tours établissent une église (v. *Hist.*, 10, 31, II, IV, VI etc., p. 528 sq.). Sur vicus, A. W. van

la ville, protégée par les murs ; le plus souvent, il s'applique à une agglomération, assez éloignée du chef-lieu de la civitas dont il dépend. Mais à Tours, l'historien évoque dans une expression ambiguë un autre vicus christianorum : Gatien, le premier évêque, repose in ipsius vici dmeterio qui erat chrislianorum. La formule désigne un faubourg hors les murs, proche de la cité, composé des basiliques et du cimetière établis près de la tombe de saint Martin. En somme, seule une analyse de la topographie arverne peut éclaircir le débat.

Ce que nous savons de la cité antique et de son extension ne facilite pas l'enquête. La ville romaine a occupé plus particulièrement une butte, longue de 700 m du nord au sud et large au maximum de 150 m d'est en ouest. A 410 m, ce monticule domine par une pente plus raide dans sa partie septentrionale — vers l'emplacement futur du vicus —, les deux vallées de deux ruisseaux portant, au nord et au sud de la butte, le même nom, la Tiretaine ⁷. De la ville romaine, Nemetum, Augustonemetum ⁸, dans la province d'Aquitaine, comme en témoigne Strabon ⁹, il ne reste guère de monuments significatifs, à l'exception des vestiges qu'une enquête récente interprète comme un temple, précisément celui dont parle Grégoire de Tours, deluhrum quod Gallica lingua Vasso Galate vocant ¹⁰. Mais cet édifice, dont l'historien a vu encore les ruines, paraît isolé à l'ouest de la butte dans un quartier mal drainé (actuellement près de la place de Jaude). On ne peut guère s'y référer pour apprécier l'extension de la cité romaine dont les quartiers débordaient au-delà du monticule, surtout vers l'est et vers le sud ; tandis qu'à l'ouest, des investigations récentes ont repéré, au « Bois de Gros », les traces d'un habitat pauvre ¹¹. En revanche, la géographie cémétériale est mieux établie : au sud-est, au pont de Naud et surtout rue de l'Oradou, se développe sous l'Empire une vaste nécropole entre la

Buren, dans Pauly-Wissowa, VIII, A. 2, 1958, col. 2090-2094 ; C. Battisti, « La terminologia latina dell'alto medioevo... », dans *Settimane di Studio... sulValto medioevo*, VI, Spolète, 1959, p. 647-677, spéc. p. 655 sq. ; le vocabulaire est tout à fait incertain pour définir ce qui constitue encore, au-delà des murs, la ville. Plus incertaine encore, la notion de suburbium, qui peut s'étendre jusqu'à Chamslières (dans la vita Sancti Praeieci, v. note 24) : Fournier, p. 286 ; et aussi J. Dubois, art. cit., p. 31. F. Vercauteren, *Étude sur les civitates de Belgique seconde*, Bruxelles, 1934, p. 308 sq. note que in suburbio peut être l'équivalent de sub oppido ; v. A. Lombard-Jourdan, « Oppidum et banlieue », dans *Annales*, 27, 1971, p. 373-395. La vita Praeieci (note 24), 11, p. 231 utilise au vne s. l'expression de vicus urbis dans une acception analogue à celle de Grégoire.

⁷ Fournier, *Recherches*, p. 145 ; p. 512 sq.

⁸ A. Audollent, *Clermont gallo-romain*, Clermont, 1910, (Mélanges littéraires publiés par la Fac. des Lettres à l'occasion du centenaire...). Beaucoup moins utile, A. Tardieu, *Histoire de la ville de Clermont-Ferrand*, I-II, Moulins, 1870-1872.

⁹ Strabon, IV, 3, 2 ; Nemossos (Nemetum) métropole des Arvernes, chef-lieu de la cité ; Augustonemetum apparaît au 11e s. avec Ptolémée (II, 7, 12), mais est sûrement antérieur. Hypothèses sur les monuments, Fournier, *Recherches*, p. 534 sq. Sur le nœud routier, P.-Fr. Fournier, *Revue d'Auvergne*, 83, 1969, p. 291-300.

¹⁰ *Hist.*, 1, 32, p. 25. Voir désormais P.-Fr. Fournier, « Le monument dit Vasso de Jaude », dans *Gallia*, 23, 1965, p. 103-149 ; et P.-Fr. Fournier et O. Lapeyre, *Ibidem*, 30, 1972, p. 226-234.

¹¹ Comme le suppose, d'après l'importance des vestiges recueillis, Fournier, *Recherches*, p. 527 ; au Bois de Gros, *ibid.*, p. 231 ; l'occupation disparaît au ive s.

route de Lyon et l'ancienne route d'Aubière (R. Léon-Blum)¹². Plus au sud, dans le quartier des Ormeaux et de la rue de Vallières, on relève surtout des sépultures à incinération¹³. Au nord s'éparpillent des sépultures, surtout au nord-est¹⁴ ; au nord-ouest, la zone proche de la rive droite de la Tiretaine — dans le site du vicus Christianorum — est déjà occupée par quelques tombes¹⁵.

A la fin de l'Antiquité, la ville — comme l'atteste Ammien Marcelin — porte le nom du vieux peuple gaulois : Arçerni, Civitas Arçerna, Arvernus. Chef-lieu d'une province (Aquitaine I), siège d'une préfecture des Lètes¹⁶, elle devient un centre de la permanence romaine au temps d'Avitus, arverne parvenu à l'Empire, et aussi une métropole active de la chrétienté, où se tient en 535 un concile¹⁷. Mais surtout, le paysage s'est sensiblement transformé, peut-être avec l'abandon de zones occupées pendant l'Empire à l'ouest de la butte, surtout avec la construction d'un rempart, au moins antérieur à Sidoine Apollinaire¹⁸. Avec une analyse aiguë des plans et des textes anciens, malgré l'absence d'une documentation archéologique explicite¹⁹, P.-Fr. Fournier a proposé d'en reconstituer le tracé, dessinant sur le plateau central une zone étroite (2,60 ha), l'une des plus petites enceintes connues²⁰. Au moins depuis le v^e siècle, le paysage urbain d'une ville, sûrement appauvrie, s'est modifié²¹. L'établissement chrétien la transforme plus complètement encore²².

¹² Fournier, Recherches, p. 250, 322, 431-440 ; Gallia, 20, 1963, p. 495 ; ibid., 22, 1965, p. 398. Voir carte p. 529.

¹³ Fournier, Recherches, p. 333.

¹⁴ Quartier de la Liève : Fournier, Recherches, p. 440 ; Gallia, 29, 1972, p. 327.

¹⁵ Voir note 89 ; au sud de Saint-Alyre, on a conjecturé un ensemble monumental au pied de la butte, ibid., p. 379 sq. Mais P.-Fr. Fournier ne confirme pas l'hypothèse, p. 535. Rareté des découvertes d'époque romaine, note Audollent, p. 32, qui rappelle la trouvaille de 1828, mal localisée, de moules de potiers : rien qui suggère un habitat urbain.

¹⁶ Ammien Marceixin, 15, 11, 13 ; Sidoine, Ep., 3, 1, 1 ; 3, 12, 2 ; 6, 12, 8 ; 7, 5, 3 ; 9, 7, 1 ; Notitia Dignitatum, 42, 44 ; Iordanes, Getica, 45. Le nom de Clermont apparaît plus tardivement, au vii^e s. : Ps-Frédégaire, Chronique, 42, MGH, scr. merov., 7, p. 187 ; Fournier, Recherches, p. 560.

¹⁷ V. infra note 32 ; Concilia Galliae : in Arverna urbe, éd. C. de Clercq, Corpus Christianorum, CLXLVIII A, Turnhout, 1963, p. 105 sq.

¹⁸ Sidoine, Ep., 6, 12, 8 ; 7, 1, 2 ; 7, 5, 3 ; 7, 10, 1 (angustias clausus) ; encore Grégoire, Hist., 2, 16 ; 17, 21 ; 3, 9 ; 5, 11. V. Audollent, p. 7 (2). Mais il est impossible de préciser autrement la chronologie de cette enceinte.

¹⁹ La porte Terrasse ?, Fournier, Recherches, p. 175, fig. 9 et p. 156 (d'après un dessin de 1828-1829, p. 262 et critique du dessinateur, Beaumesnil, p. 492).

²⁰ Fournier, Recherches, p. 150-175 et p. 488-495.

²¹ Abandon des nécropoles au sud et au sud-est ? Cf. Sidoine, Ep., 3, 12, qui proteste contre la violation du tumulus ancestral.

²² Grégoire signale une synagogue, détruite en 576 (Hist., 5, 11, p. 205). Celle-ci atteste l'existence d'une communauté juive à Clermont, mais on ne peut user de la toponymie (rue Fontgiève) pour localiser l'édifice (VIEILLARD-TROÏKOTJ-ROFF, p. 103).

I' « ecclesia »

Tout ce que nous savons des églises de la cité arverne pendant les trois premiers siècles de son histoire (iv^e-vi^e siècles), nous le devons à Grégoire de Tours (vers 538-594)²³ ; pour la suite, quelques informations échappent aux hagiographes, à Fauteur d'une vie de saint Prix (Praeiectus), évêque de 663 à 675, au biographe de saint Bonet (Bonitus), qui siégeait à la fin du viii^e siècle²⁴. Finalement, à la fin du ix^e siècle peut-être, sûrement avant le xi^e, un Libellus de ecclesiis claromontanis²⁵ dresse une liste des édifices religieux urbains et suburbains. Le rédacteur s'occupe de distinguer les églises relevant directement de l'évêque de celles qui dépendent de l'autorité laïque. On peut imaginer qu'il s'est inquiété d'être complet en compilant ces courtes notices qui signalent brièvement la dédicace de l'église et de ses autels et qui précisent, si besoin, les principales sépultures saintes. Grégoire ne donne point systématiquement, comme le Libellus, le bilan complet des édifices chrétiens établis au vi^e siècle ; mais pour la cité qui a été la sienne jusqu'à son adolescence, l'évêque de Tours a distribué dans ses Histoires les éléments d'une chronique pontificale arverne, un peu comme procédait pour les sièges apostoliques Eusèbe de Césarée dans son Histoire ecclésiastique²⁶). En célébrant les ascètes et les héros de l'Église arverne, au premier rang de ceux qui fondent la gloire de la Gaule chrétienne, les écrits hagiographiques, le Liber Vitae Patrum, le Liber in gloria confessorum, le Liber in gloria martyrum²⁷ dessinent plus particulièrement un tableau de la géographie martyriale, celle des édifices établis pour le culte des saints dans la périphérie de la cité. N'importe, c'est le témoignage de Grégoire dont il convient après bien d'autres — et avec l'aide d'enquêtes récentes comme celle de P.-Fr. Fournier, en 1970, et celle de M. Vieillard-Troïekourov, en 1977 — de reprendre l'analyse pour tenter de fixer une chronologie des fondations chrétiennes du iv^e au vi^e siècle, dans la ville et à sa périphérie.

En fait, Grégoire dans l'Histoire des Francs ne s'attarde à décrire qu'un seul édifice, l'église urbaine, l'ecclesia construite sous l'épiscopat de Namatius, au

²³ Mise au point de L. Pietri, Grégoire de Tours, dans Dictionnaire de Spiritualité, sv. 1021 sq., à laquelle on se reportera, en attendant la publication d'une étude du même auteur sur La ville de Tours du IV^e au VI^e siècle : naissance d'une cité chrétienne.

²⁴ Vitae s. Praeiecti episcopi Arvernensis (BHL 6915 à 6917), éd. B. Krusch, Monumenta Germaniae historica (= MGH), scr. merov., V, 1910, p. 225-248 ; v. G. Mathon dans Bibliotheca Sanctorum (éd. E. Tosi, P. Palazzini, A. Piolanti, Rome, 1961-1969 = BS), 10, p. 1183 ; la Vita est composée peu après la mort du saint. Vita s. Boniti episcopi Arvernensis (BHL 1418), B. Krusch, MGH, scr. merov., VI, 1913, p. 119-139 ; v. G. Bataille, BS, III, p. 337. La vita est composée après la mort de Bonitus, vme s.

²⁵ Éd. W. Levison dans MGH, scr. merov., VII, p. 456-467, avec une note d'introduction, p. 454-456, à laquelle je renvoie pour la chronologie et l'analyse du document.

²⁶ Grégoire quitte la cité arverne à la mort de Gallus, son oncle, en 55i : v. K. F. Stroheker, Der Senatorische Adel im spätantiker Gallien, Tiibingen, 1948, (= Darmstadt, 1970), p. 176, n° 171. On sait que Grégoire a composé pour Tours une sorte de Liber Pontificalis, sur le modèle de la chronique romaine (Hist., 10, 31). Il n'est pas nécessaire, pour le propos présent, de distinguer le texte complet d'une version plus courte, tenue parfois pour une première édition des Historiae, alors qu'il s'agit plutôt de l'intervention d'un abrégiateur.

²⁷ Cités d'après B. Krusch, MGH, scr. merov., I, II, 1885.

milieu du v^e siècle²⁸. Car on ne situe pas exactement le règne de ce prélat que l'historien gaulois place au huitième rang de la liste arverne. En tout cas, Namatius²⁹ succède à Venerandus³⁰, que mentionne, semble-t-il, Paulin de Noie mort en 431, et à Rusticus, sur lequel Grégoire ne s'attarde guère. Il précède Eparchius, le fondateur d'un monastère à Chanturgue, et surtout Sidoine Apollinaire, passé sans guère de transition de la préfecture urbaine (468) à la chaire épiscopale vers 470/471³¹. Ainsi Namatius ouvre le chantier de sa cathédrale dans une ville établie au cœur d'un réduit romain, en un temps où l'aristocratie arverne organise la résistance du territoire impérial et même restaure pour quelques mois (455/456) le trône impérial au bénéfice d'Avitus, le plus prestigieux des siens³².

Mais Grégoire ne s'inquiète pas de ces coïncidences, si significatives soient-elles. Du règne de Namatius, il ne retient que la construction de l'*ecclesia* : *Hic ecclesiam qui nunc constat et senior infra murus civitatis habetur suo studio fabricavit... Suit une description de l'édifice habeniem in longo pedes 150, in lato pedes 60, id est infra capso, in alto usque cameram pedes 50, inante absidam rotundam habens, ab utroque latere ac cellas eleganti constructas opère ; totumque edificium in modum crucis habetur expositum. Habet fenestras 42, columnas 70, ostia 8. Terror namque ibidem Dei claritas magna conspicitur...*³³. A l'exception de la première phrase — sur laquelle on reviendra — tout le texte célèbre la splendeur d'un édifice long de 150 pieds (un peu moins de 45 m), large intérieurement de 60 pieds (environ 18 m), et haut de 50 pieds (15 m environ) jusqu'à la charpente³⁴. Pourvu, à l'avant, d'une abside ronde³⁵, et sur

²⁸ *Uecclesia* désigne dans la langue de Grégoire de Tours, et dans la plupart des textes du haut Moyen âge, l'édifice réservé à la liturgie épiscopale, la cathédrale. Ch. Pif.tri, « Remarques sur la topographie des cités de Gaule entre Loire et Rhin » dans R.H.É.F., t. 72, 1975, p. 189-204.

²⁹ L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1910, II, p. 34, s'abstient judicieusement de proposer une date. Mais cette prudence n'a pas toujours fait école : H. Delehaye, *Les Origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1933, p. 343, propose 446-462, après S. Le Nain de Tillemont, *Mémoires*, XVI, p. 453. On sait que Namatius a régné au moins douze ans (v. infra) ; compte tenu de l'épiscopat d'Eparchius, il a été évêque au moins à partir de 456.

³⁰ Grégoire, *Hist.*, 2, 13, p. 62 : sur ce fragment de Paulin, v. P. Courceix, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, Paris, 1964, p. 284-286.

³¹ Stroheker, op. cit., p. 218, n° 358.

³² Sur Avitus, l'Aquitaine I et les menaces du roi visigoth Théodorie II (453-466), puis celles de son successeur Euric (466-484), v. E. Stein, *Histoire du Bas Empire*, I, éd. fr. J.-R. Palanque, Paris, 1959, p. 367-372 et p. 393 ; E. Demougeot, *La formation de l'Europe et les invasions barbares*, II, 2, Paris, 1979, p. 576 sq., p. 633 sq.

³³ *Hist.*, 2, 16, p. 64. Sur *Uecclesia*, P.-Fr. Fournier, p. 288-291 et M. Vieillard-Troiekouroff, p. 85-89.

³⁴ On notera le rapport 2,5 pour 1, de la longueur avec la largeur et 3 pour 1 avec la hauteur. On peut comparer l'édifice aux tituli romains du ve s. ; pour la longueur, à Sainte-Sabine de l'Aventin, ou encore Saint-Pierre-aux-Liens, avec des proportions tout à fait différentes ; ce sont un peu celles de Saint-Simplicien à Milan (200 pieds de long pour 75 de large), G. Bovini, *Antichità cristiane di Milano*, 1970, p. 267. Sur les dimensions de l'édifice, J. Hubert, *L'art préroman*, Chartres, 1974, p. 38.

chaque côté d'ailes construites avec élégance — constituant un transept — l'édifice est organisé en forme de croix. Puis Grégoire, ayant énuméré les 42 fenêtres, les 70 colonnes et les 8 portes ³⁶, note l'impression d'ensemble, celle d'un grand éclat (*claritas*), et même les sentiments révérenciels (*terror Dei*) qu'inspire l'église ³⁷.

A une exception près — pour la description de la basilica Martini, édifiée à Tours par Perpetuus (458/9-488/9) ³⁸ — Grégoire ne donne jamais autant de précisions sur les édifices religieux qu'il connaît. Dans le cas de Clermont, comme dans celui de Tours, est-ce seulement le signe d'un attachement personnel ? En réalité, l'historien, toujours attentif à souligner la gloire chrétienne de la Gaule, tient à présenter l'édifice digne d'une métropole, analogue à ceux des grandes cités cisalpines, sans doute la première église cruciforme de la Gaule. De tout l'épiscopat de Namatius, il ne retient que cette entreprise ³⁹; il insiste sur la durée du chantier, douze années ⁴⁰, au bout desquelles l'évêque s'occupe d'obtenir des reliques dignes de son œuvre, celles d'Agricola et de Vital, les martyrs de Bologne ⁴¹. Mieux encore, un miracle sanctionne providentiellement cette translation. Alors qu'un pieux cortège accompagne les reliques arrivées d'Italie jusqu'à l'église, un orage éclate ; il transperce le peuple des assistants, transforme les chemins en torrents, mais il épargne la tête du cortège et son pieux fardeau ⁴². Grégoire interprète dans la langue du merveilleux un événement qui parut assez important pour être noté par les contemporains à deux reprises dans le *férial*. En effet, le Martyrologe hiéronymien compile sûrement un document arverne lorsqu'il note pour le 14 mai : *Arvernus dedicatio ecclesiae sanctae Agricolae* ; et de nouveau pour le 10 décembre : *in civitate Arvernus Agricolae et Vitalis martyrum* ⁴³. On ne s'explique

³⁵ É. Mâle, *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes*, Paris, 1950, p. 135 (2) comprend que *in ante*, en avant, désigne la façade et suppose, sans raisons, une église à absides opposées, l'une pour Agricola, l'autre pour Vital. Cf. M. Vieillard-Troïekouff, « La cathédrale de Clermont du ve s. au xine s. » dans *Cahiers archéologiques*, 11, 1960, p. 199-247, ici p. 200.

³⁶ É. Mâle suppose cinq portes à l'entrée, « trois s'ouvrant dans la région voisine de l'abside » (p. 135). D'après le nombre des colonnes, on peut imaginer, selon le même savant, que l'édifice « avait de chaque côté de la nef des doubles bas côtés ».

³⁷ La description note les odeurs (*odor suavissimus aromatum*) et indique aussi que le sanctuaire est décoré d'un assemblage de plaques de marbre : *parietes ad altarium opère sarsurio ex multa marmorum gênera exornatos* : M. Vieillard-Troïekouff, p. 85 (et non comme le suggère improprement R. Latouche, *Histoire des Francs*, trad. fr. Paris, 1963, I, p. 104, d'une mosaïque faite de nombreuses variétés de marbre).

³⁸ *Hist.*, 2, 14, p. 63.

³⁹ V. aussi *Liber in Gloria Martyrum* {GM}, 43, p. 67 : *in ecclesia, quam ipse (Namatius) construxerat*.

⁴⁰ *Hist. loc. cit.* : *exactum ergo in duodecimo anno... aedificium*.

⁴¹ *Ibid.* : *Bononiae cwitatem Italiae sacerdotes dirigit ut ei reliquias sanctorum Agricolae et Vitalis exhibeant...* GM, 43, p. 67. Au siècle précédent, Victrice {*De Laude Sanctorum*, 6 ; PL, 20, 448} déposait dans son église de Rouen une relique d'Agricola.

⁴² GM, 43, p. 67 et 68.

pas clairement ce second anniversaire, consacré peut-être aux martyrs eux-mêmes que l'Italie célèbre le 27 novembre⁴⁴. N'importe, la dédicace de l'écclesia construite par Namatius prend place désormais dans l'année liturgique de la communauté arverne. Dès lors, ce nouvel édifice placé sous le patronage des saints de Bologne — à l'exclusion de tout autre⁴⁵ - occupe une place privilégiée dans la ville. Le développement progressif d'un groupe épiscopal en donne le témoignage : Grégoire connaît bien la *domus ecclesiae*⁴⁶, la résidence permanente de l'évêque auprès de la nouvelle cathédrale. Pour renforcer l'hypothèse du transfert de l'écclesia du cimetière à la cité, M. Vieillard-Troïekoureff imagine que la première *domus ecclesiae* s'établissait, à l'époque de l'évêque Urbicus, dans le *vicus christianorum*. Elle tire argument d'un récit que Grégoire consacre à la faute et à la pénitence d'un évêque arverne, bien mal connu puisque l'historien des Gaules le place dans la liste immédiatement après le légendaire Stremonius et avant Legonus⁴⁷, obscur prédécesseur d'Illidius, sûrement attesté en 384 : autrement dit, entre le milieu du III^e siècle et la seconde moitié du IV^e. Marié, le second pasteur des Arvernes pratiquait la continence, mais un jour il succomba à l'assaut de son épouse forçant les portes de la maison ecclésiastique (*fores ecclesiasticae domus*) pour l'entraîner à un péché que le coupable s'empressa d'aller expier en un monastère de son diocèse (*diocesis suae monasterium*)⁴⁸. Grégoire ne nomme pas cet ermitage ou cet établissement des premiers temps, mais le dernier trait entache d'anachronisme tout le récit. Au demeurant, le chroniqueur se garde bien de localiser — dans la cité ou hors les murs — cette demeure dont il a tant besoin pour abriter la faute épiscopale. Mais le même témoin mérite beaucoup plus de crédit lorsqu'il rapporte qu'au temps d'Eparchius (avant 470) **l'évêque disposait d'une petite demeure, dans la ville, toute proche de la nouvelle cathédrale**⁴⁹. On estima sans

⁴³ H. Delehaye, *Martyrologium Hieronymianum*, *Acta Sanctorum Novembris*, II, 2, Bruxelles, 1931, p. 252 et p. 641.

⁴⁴ H. Delehaye, *Les Origines*, p. 343, suspend toute hypothèse : la fête du 10 décembre se retrouve, note M. Vieillard-Troïekoureff, *Cahiers archéologiques* cité, p. 204 (9), sur des reliquaires d'époque carolingienne; mais elle a disparu dans le martyrologe de Clermont au xie s., BN lat. 9085, f° 55v (art. cité, p. 204).
11 est possible que la liturgie arverne ait choisi le 10 déc. pour célébrer les saints, fêtés à Bologne le 27 nov. ; ou bien cette date évoque la translation, qui précède la dédicace. Mais, à en croire Grégoire, l'édifice est achevé lorsque Namatius envoie quérir des reliques.

⁴⁵ Une longue tradition érudite, rappelée par M. Vieillard-Troïekoureff, *Cahiers archéologiques*, p. 201 (4) et *Monuments*, p. 87, reprise par E. Ewig (*Spätantikes und Fränkisches Gallien*, Munich, 1979, II, p. 271) attribuée à la cathédrale la dédicace de la Vierge. **Assurément, au xe s.**, le *Libellus*, 1, p. 456 cite : *In primis domum matris ecclesiae : est altare in honore sancfe Marie et Sancti Agricole et Vitalis. La dédicace à la Vierge est attestée plus explicitement dans la vision du moine Robert : voir J. Rigodon, *Bull. hist. et scient. de l'Auvergne*, 70, 1950, p. 46 et dans la vie plus tardive (xii^e s.) de saint Alyre par Winebrand (*B. de Gaiffier*, *Anal. Bail.*, 86, 1968, p. 237 et p. 251). Mais il **n'y a pas de témoignage antérieur au xe s.**, v. Fournier, p. 290 (1).*

⁴⁶ M. Vieillard-Troïekoureff, p. 89-90. Sur les légendes tardives qui font intervenir Cassius, un saint local, comme donateur de la *domus*, Fournier, p. 390 (1).

⁴⁷ Sur Stremonius, v. infra note 157 ; Legonus est inconsistant, mentionné une seule fois comme successeur d'Urbicus, *Hist.*, 1, 44, p. 29.

⁴⁸ *Ibid.*, 44/ p. 28 et 29.

doute que cette modeste résidence s'accordait mal à l'église édiflée par Namatius : cette première domus fut transformée en salle des audiences épiscopales, en *salutatorium*⁵⁰, ce qu'elle était toujours à l'époque de Grégoire. Par la suite, une nouvelle domus donne à l'évêque un établissement plus convenable mais crée aussi tout près de l'église le centre d'une vie sociale : dès la mort de Sidoine (en 479), elle peut accueillir, dans un banquet funéraire, la population de la cité, *cunctos cives*⁵¹.

Grégoire rapporte que son oncle Gallus (mort en 551) y tenait le *convivium ecclesiae*, des repas communautaires : dans l'une de ces réunions, un prêtre appartenant à une famille sénatoriale se laissa emporter par la colère contre son évêque et lui donna un coup sur la tête⁵². Cette seconde domus remonte aux dernières décennies du v^e siècle : c'est peut-être la demeure de l'ancien préfet Sidoine passée au patrimoine ecclésiastique⁵³. En tout cas, elle est, comme la première, proche de l'*ecclesia*, assez pour que l'évêque Gallus entende, de son lit de mort, la psalmodie de la liturgie dominicale⁵⁴.

Mais plus encore que la *domus ecclesiae*, plus que le *salutatorium*, l'église, au cœur de la cité, assez vaste pour la population médiocre de la cité arverne, est le centre vivant de la société chrétienne, le lieu privilégié de la liturgie, comme il est naturel dans une cité épiscopale. Grégoire signale, au hasard d'une anecdote,

⁴⁹ Hist., 2, 21, p. 67 : *defuncto apud Arvernus Namatio episcopo, Eparchius successit... Et quia eo tempore ecclesia parvam infra muros urbis possessionem habebat, ipsi sacerdoti in ipso, quod modo salutatorium dicitur mansio erat...* Modo, maintenant : cela ne signifie pas, comme le suggère P.-Fr. Fournier (p. 290) que l'évêque était contraint d'utiliser ce qui était déjà une annexe de l'église.

⁵⁰ Attesté pour la première fois, à ma connaissance, dans l'usage ecclésiastique chez Arnobe le Jeune, *Liber ad Gregoriam*, 19, PL Suppl., 3, 246 (milieu du ve s.) ; il désigne, en ce cas, l'annexe de l'église ; de même, Grégoire le Grand, Ep, 5, 1 ; *Vita Caesarii Arel.*, 2, 16 (MGH, ser. merov., III, p. 290). Le *salutatorium* peut être aussi le parloir d'un monastère : Concile de Mâcon : Concilia Galliae, éd. citée, p. 223). V. Fournier, p. 290 (1). Ce mot est corrigé, sans raison, par Tardieu (Hist., 1, p. 173) en *salvatorium*.

⁵¹ Hist., 2, 23, p. 68 : *adveniente die dominica qui imminebat post transitum viri, praeparato epulo, iussit cunctos cives in domo ecclesiae invitari, dispectis que senioribus, (un prêtre ambitieux) primus recumbit in foro.* On le voit, le banquet funéraire ne se tient pas à l'église, mais dans une sorte de *triclinium episcopale*.

⁵² *Liber vitae Patrum* (LP), 6, 4, p. 232 : *a presbitero suo in convivio percussus in capite... Evodius quidam, ex senatoribus presbyter, eum (eum in convivio ecclesiae multis calumniis atque convins lacessisset, consurgens sacerdos (Gallus) loca basi- licarum sanctarum circuibat...* La précision in *convivio ecclesiae* me conduit à accepter avec M. Vieillard-Troïekourov l'hypothèse que la scène se passe dans la *domus ecclesiae*.

⁵³ Sidoine en effet réside dans sa domus : *ex senatoribus primis, plerumque nesciente coniuge vasa argentea auferabat a domo et pauperibus erogabat* (Hist., 2, 22, p. 67) ; l'épouse proteste : *dato egenis pretio, species domi restituebat* [ibid., p. 68). D'autre part, Grégoire indique ensuite que deux prêtres retirent à l'évêque tout pouvoir sur les biens d'Église : *ablatam ei omnem potestatem a rebus ecclesiae, artutn ei victum et tenuem relinquentes, ad summam eum contumeliam redigerunt.* Si ce témoignage a quelque valeur, il indique que l'évêque, réduit à une extrême pauvreté, avait abandonné finalement ses propres biens. Du reste, la loi (Code Théodosien, 5, 3, 1 de 434) prévoit que l'Église hérite de l'évêque mort ab intestat et elle facilite ainsi l'enrichissement de la communauté. L'épisode du banquet funéraire, tenu après la mort de Sidoine (note 51), met en scène l'un des deux adversaires de Sidoine, *omnem facultatem ecclesiae... tamquam si iam episcopus esset, inhians cupiditate.*

⁵⁴ LP, 6, 7, p. 235 : *interrogat quid in ecclesia psallerent. Dixerunt benedictionem eos psallere.*

les réunions de carême et la célébration des vigiles pour une fête située en automne ⁵⁵. Avitus tient dans l'écclesia les vigiles de la nuit pascale et de la Pentecôte avant de se rendre dans le baptistère hors les murs ⁵⁶. C'est dans l'église arverne, tout naturellement, que se réunissent les clercs pour élire le successeur de Cautinus ⁵⁷; Gallus y reçoit la consécration pontificale ⁵⁸. Grégoire évoque plus longuement le rituel des funérailles épiscopales : Sidoine se fait porter à l'église pour y mourir entouré de son peuple ⁵⁹; dans ce même édifice, le corps de Gallus, après la préparation funèbre, est exposé pendant trois jours, en attendant l'arrivée des évêques de la province ⁶⁰. En tout cela, rien d'étonnant. Mais à faire la somme de tout ce que nous apprend avec quelque certitude Grégoire, on voit bien que la fondation d'une nouvelle ecclesia par Namatius, célébrée comme une exceptionnelle et merveilleuse réussite, l'établissement d'un édifice assez imposant pour une cité appauvrie, enfin le développement d'un groupe épiscopal avec la domus ecclesiae **ont sûrement estompé, dans l'esprit de notre témoin et aussi chez ses contemporains, la trace d'une ecclesia antérieure, utilisée par les premiers évêques de Clermont.**

Le silence de Grégoire — dont il fallait au préalable cerner le témoignage — a encouragé les hypothèses et surtout celle qui place dans le cimetière le premier édifice de la liturgie épiscopale. Deux indices favoriseraient cette sorte de déduction : une déclaration de Grégoire de Tours, au premier chef, que M. Vieillard-Troïekouff traduit ainsi : « Namatius fit bâtir la cathédrale qui subsiste encore et qui est la plus ancienne de celles qu'on voit à l'intérieur des murs », (en ajoutant une glose) « où il n'y avait pas eu d'église auparavant » ⁶¹. Grégoire utilise pour introduire la description de l'église arverne une formule analogue à celle qui annonce quelques lignes plus tôt la basilique martinienne de Perpetuus : quae usque hodie permanet, fabricant, quae habetur a civitate passus 550 ; et d'autre part, ecclesiam qui nunc constat et senior infra murus civitatis habetur, suo studio fabricavit. Après avoir rappelé qu'en son temps les deux édifices

⁵⁵ Hist., 4, 13, p. 144 ; ibid., 31, p. 165 : in ecclesia vero Arverna dum matitunae caelebrarentur Vigiliae in quadam festivitate... Grégoire mentionne immédiatement auparavant un prodige survenu le 1er octobre (v. note Krusch, p. 165). Si le prodige survenu dans l'écclesia est contemporain, il peut s'agir de la fête de saint Germain d'Auxerre, attestée dans le Martyrologe hiéronymien, éd. citée, p. 535. L'église sert aussi de lieu d'asile : Hist., 4, 13, p. 144 ; 10, 6, p. 488.

⁵⁶ Hist., 5, 11, p. 205 et 206 : Avitus occupe le siège épiscopal en 571 et encore en 592 (Duchesne, Fastes, p. 36).

⁵⁷ Hist., 4, 36, p. 168.

⁵⁸ V.P. 6,3 p.232

⁵⁹ Hist. 2 ,23 p.68

⁶⁰ VP, 6, 7, p. 235 : ablutus atque vestitus in ecclesiam defertur ; Hist., 4, 5, p. 138.

⁶¹ Cahiers archéologiques, p. 200; répété sans la glose, Monuments (V.-T.), p. 85. La traduction de O. M. Dalton, History of the Franks by Gregory of Tours, Oxford, 1927, p. 58 s'accorde avec cette interprétation : the Church which still exist and is diemed the olter of those within the town walls. Déjà Ruinart interprétait, veterima, PL 71, 214e. V. note 2, Tillemont.

existent encore, il donne tout simplement leur emplacement. En fait, tout le débat porte sur l'adjectif *senior* ou plus exactement sur l'expression **ecclesia ... senior**, une église **que l'auteur localise non seulement à l'intérieur de la ville mais au sein du castrum fortifié**. Concédonsons que *senior* évoque exclusivement une antériorité temporelle ⁶². A l'époque de Grégoire, l'église de Namatius, ce prestigieux édifice, apparaît évidemment la plus ancienne, la seule dont l'historien arverne ait conservé concrètement la mémoire. On extrapole dangereusement, en déduisant que la première *ecclesia* se trouvait au cimetière et non dans la ville.

En réalité, la formule de Grégoire définit l'église mère ⁶³, celle de la liturgie épiscopale, nommée plus simplement et absolument l' *ecclesia*.

Ainsi, l'historien cite l'*ecclesia senior* de Narbonne, qu'il distingue de la *basilica* située au nord de la ville, dans une zone suburbaine et cémétériale, au moins depuis le v^e siècle ⁶⁴. Objecterait-on qu'à Paris l'expression ne s'applique pas à la cathédrale ? L'évêque de Tours cite un édifice situé *in vico Parisiorum ...in quo senior, ut aiunt, ecclesia nuncupatur* ⁶⁵. « Comme ils disent » ; précisément, Grégoire, d'une glose, conteste cet usage local. Dans le cas de sa propre cité, il parle des *ecclesiae seniores* pour désigner le groupe épiscopal : la première église fondée par Litorius (337/8-370) et l'*ecclesia* construite au v^e siècle par Eustochius (444-461), qui y dépose les reliques de Gervais et de Protas rapportées d'Italie par Martin. En ce cas, l'adjectif ne peut désigner les deux édifices plus anciens de la cité tourangelle. Car la fondation d'Eustochius — ce que Grégoire ne peut ignorer — est postérieure d'un siècle à la basilique funéraire de Litorius et de près d'un demi-siècle à la première basilique Saint-Martin ⁶⁶. Un tel usage n'appartient pas en propre à l'historien des Francs : on le retrouve dans un édit du roi burgonde Gontran ⁶⁷, en 585, puis beaucoup plus tard dans des *formulae* ⁶⁸. Il persiste dans la littérature hagiographique ⁶⁹. Cette

⁶² Comme le note Fournier, p. 289 (2), l'emploi d'un comparatif au sens du superlatif, « la plus ancienne » ne fait pas de difficulté dans la langue de Grégoire, cf. M. Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris, 1882, p. 452.

⁶³ Ainsi que l'entendent Dom Dubois et déjà Latouche, trad., *Hist. des Francs*, p. 105 : l'église mère. Sur la signification technique de l' *ecclesia* (distinguée de la *basilica*) v. Ch. Pietri, dans *R.H.É.F.*, t. 72, 1975, p. 192 sq. On notera la formule *domus ecclesiae*, pour la résidence épiscopale : notes 51 sq.

⁶⁴ Pour *Vecdesia*, GM, 22, p. 51 et aussi *Hist.*, 3, 10 et pour la *basilica*, GM, 91, p. 99 : Vieillard-Troïekoureff, p. 185-190. Ce sont les deux édifices attestés par Grégoire dans cette cité épiscopale.

⁶⁵ In *Gloria confessorum* (GC) 103, p. 363. On ne reviendra pas ici sur le débat qui a opposé J. Dubois (*Bull. Soc. Ant. France*, 1968, p. 115-117 et *Journal des Savants*, cité, p. 32-39) à M. Vieillard-Troïekoureff, p. 210 et p. 215.

⁶⁶ Voir la notice de Tours (L. Pietri), dans la *Topographie chrétienne des cités de la Gaule*, fasc. 1, 1974, p. 94 sq.

⁶⁷ Sur cet usage spécialisé de *senior*, Niermeyer, *Médium latinitatis Lexicon Minus*, Leyde, 1976, p. 956 et déjà le dossier réuni par Ch. Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, Paris, 1844, III, p. 6, avec des textes plus tardifs et l'assentiment de Valois. Édit de Gontran (585) : MGH, *Legum*, II, *Capitularia*, I, p. 11 (A. Boretius, 1883).

⁶⁸ *Formulae Andecavenses*, 50, MGH, *Legum sectio*, V, p. 22 (Zeumer, 1882).

acception s'étend dans le latin médiéval pour des usages parallèles : altare senius, le maître- autel ⁷⁰. Du reste, senior, comme plus tard ses dérivés dans les langues romanes, évoque bien une idée de préséance : dès le iv^e siècle, Priscilien en fait usage pour s'adresser au pape Damase auprès duquel il fait appel ⁷¹; il n'a pas la maladresse d'évoquer la sénilité du pontife, mais il souhaite caractériser la primauté du Romain au sein du collège épiscopal. Au total, la formule senior eclesia implique une primauté ⁷² : **Grégoire parle de « l'église qui subsiste encore aujourd'hui, de la cathédrale qui est à l'intérieur des murs de la cité. »**

Les investigations archéologiques exécutées dans l'aire de la cathédrale gothique au xix^e siècle par l'architecte clermontois Mallay, puis au début du siècle suivant, en 1908, par Ruprich- Robert et H, du Ranquet ne permettent guère de conclusion ⁷³. Le dossier documenté réuni par M. Vieillard-Troïekourovitch en témoigne ; il rappelle la chronologie des édifices successifs : après Vecclesia de Namatius, détruite par les Normands, s'établit au x^e siècle la fondation d'Etienne II consacrée en 946 ⁷⁴, puis un édifice roman dont la chronologie paraît moins sûrement établie ⁷⁵, et enfin la cathédrale gothique de J. Des- champs, commencée après 1248. A l'emplacement de la façade romane, située en retrait d'une dizaine de mètres à l'est du porche actuel, et établie près du mur du castrum ⁷⁶, Mallay, notre unique témoin, relève trois pavements successifs ⁷⁷ qui se succèdent à 1,50 m de profondeur, par rapport au dallage actuel. M. Vieillard-

⁶⁹ Vita Leufreti, 25, MGH, scr. merov., 7, p. 16 (Krusch et Levison). Pour les basiliques majeures : Vita Bathildis, 9, MGH, scr. merov., 2, p. 493 ; une version plus récente interprète praecipua.

⁷⁰ Gesta Aldrici, 17, MGH, 1, p. 57.

⁷¹ Liber ad Damasum, 53, éd. Schepss, p. 42 ; v. Pietri, Roma christiana, Rome, 1976, p. 762 et p. 1609.

⁷² C'est ce qu'évoque senior, comme le note, après Ebnout et Meixet, Dictionnaire étymologique de la langue latine, Paris, 1932, p. 882, M. Roblin, « Cité ou citadelle ? » dans Revue des Études anciennes, 53, 1951, p. 306 (2).

⁷³ On connaît l'histoire de ces fouilles par un compte rendu de Mallay, « De quelques découvertes faites dans ces derniers temps à la cathédrale de Clermont », dans la Semaine religieuse de Clermont du 30 sept. 1869 n° 20 (2e année ; 1869-1870), p. 307-311 ; dont l'essentiel est accessible par Fournier, Recherches, p. 261 ; M. Vieillard-Troïekourovitch, Cahiers archéologiques, p. 199 sq., p. 222. Plus elliptique, H. du Ranquet, Congrès archéologique de la France, Clermont-Ferrand, 1924, p. 12.

⁷⁴ M. Vieillard-Troïekourovitch, art. cit., p. 206, p. 209 ; sur la crypte, p. 222. L'auteur ne veut pas que l'incendie de 761, allumé par l'expédition de Pépin le Bref (Ps. Frédégaire, Chronique, MGH, scr. merov., 1, p. 167) ait pu entraîner la destruction de l'église de Namatius ; Flodoard, Annales, éd. Lauer, Paris, 1905, p. 12, sur les pillages normands.

⁷⁵ Ibid., p. 216 sq. ; sur la façade, p. 221, fig. 4.

⁷⁶ Ibid., p. 221 (4) ; Fournier, Recherches, p. 168 sq. et surtout p. 174 ; p. 308 et p. 309.

⁷⁷ Ibid., p. 224 ; Mallay notait (p. 309) qu'il a atteint le sol vierge à 5 m de profondeur au nord, à 4,90 m au sud ; v. Fournier, Recherches, p. 312 sq. ; p. 470 et 502.

Troïekourolî interprète, après l'architecte clermontois, ces différents niveaux : elle reconnaît, en premier lieu, le dallage de l'édifice roman, long de 54 m, puis à 0,95 m, celui de l'église du x^e siècle, qui devait avoir 16 m de large et la même longueur que la cathédrale postérieure ⁷⁸. Au-dessous, Mallay signalait un troisième « pavé en grès à gros grains de 0,10 m d'épaisseur, de largeur et de longueur inégales, mal taillé et mal posé ; une dépression de 0,25 m se faisait remarquer dans la partie sud ». M. Vieilîard-Troïekouroff croit que les façades des églises se superposent, bien que la fondation de Namatius soit de 10 mètres moins longue que la cathédrale romane.

Elle propose d'attribuer le « pavé » signalé par Mallay à la cathédrale du v^e siècle ⁷⁹. Le rapport elliptique de ce sondage exécuté au siècle dernier signale enfin, sous le pavé, une épaisse couche de remblai et enfin, jusqu'au sol vierge, un « mur gallo-romain en petit appareil, ... (ayant) une épaisseur de 0,68 m ; sa hauteur est de 1,40, sa direction de l'est à l'ouest. » On déduirait ainsi qu'il n'y a aucune trace d'un édifice chrétien antérieur à celui de Namatius. Enfin, la même analyse utilise l'hypothèse suggérée avec beaucoup de précaution par le meilleur spécialiste de la topographie clermontoise, P.-Fr. Fournier. Ce dernier étudie un système de galeries souterraines, et particulièrement l'une d'entre elles qui court sous l'actuelle place de la Victoire ⁸⁰ et qui a été relevée (peut-être) jusqu'au pied du mur méridional de la cathédrale, « un peu à l'ouest du premier contrefort situé à l'ouest de la porte. » P.-Fr. Fournier est « amené à conjecturer, vers l'emplacement de la cathédrale, l'existence d'une sorte de centre de répartition de l'eau amenée par l'aqueduc » ⁸¹; dans son parcours final jusqu'à la ville haute, ce dernier aurait emprunté l'actuelle rue des Gras par laquelle on descend vers

⁷⁸ On reconstitue d'après l'énumération de Mallay : 1) le pavement gothique et au-dessous, « un remblai de terre végétale fortement tassée et dans lesquels se trouvaient de nombreuses sépultures » et dont Mallay ne donne pas l'épaisseur (0,40 m), puis une « couche de gravois épaisse de 0,10 m » : au total 0,50 m. 2) Le pavement roman : « un dallage de 0,05 m d'épaisseur, bien taillé et placé avec soin ; ce pavé est en grès fin dont les analogies se trouvent dans les carrières de Chapuzat et de Chauriat », puis « une couche de terre végétale et de gravois de 0,28 m d'épaisseur... recevait une forme de chaussine de 0,17 m d'épaisseur » : au total 0,45 m. 3) A 0,95 m du pavement gothique, « sur une couche de béton de 0,30 m d'épaisseur dans la composition duquel sont entrés des fragments de tuile... est assis un autre pavé en grandes dalles d'une épaisseur uniforme de 15 cm ». 4) Enfin, le dernier pavé en grès à gros grains de 0,10 m : soit à 1,50 m « en contrebas du dallage... de la cathédrale actuelle », surmontant un remblai de 2,10 m et le mur gallo-romain de 1,40 m, soit 5 m jusqu'au sol.

⁷⁹ Cahiers archéologiques, p. 224.

⁸⁰ On ne peut utiliser pour l'enquête topographique les trouvailles d'époque romaine, sur le plateau central et dans la zone de la cathédrale, v. Audoixent, p. 48 sq. ; Gallia, 19, 1961, p. 361 ; Fournier, Recherches, p. 310 ; en particulier un ex-voto à Apollon « retrouvé en 1786 » dans les jardins de l'évêché (CIL XIII, 1460) ; de même, CIL XIII, 1463.

⁸¹ . Fournier, Recherches, p. 183 à 194 ; p. 262-264 ; p. 501-505 ; Cl. Poursat, Gallia, 31, 1973, p. 445. Sur le tracé de l'aqueduc, P.-F. Fournier, p. 502. Audol- lent (p. 19) cependant rappelle l'hypothèse qui attribue sa destruction au roi Thierry en 532 : Grégoire, Hist., 3, 2 sq., p. 98 sq. En ce cas, il faudrait concilier l'établissement de Yeclesia construite par Namatius avec le château d'eau dont P.-Fr. Fournier reconstitue l'existence. Ce dernier rappelle {Recherches, p. 500} que la première vita de Stremonius (2, Acta Sanct., Nov. I, p. 49) atteste que des vestiges de l'aqueduc sont encore visibles à l'époque carolingienne.

l'ouest jusqu'à l'avenue des Etats-Unis et de là, à la place de Jaude. Bien entendu, cette zone n'aurait pu être occupée par un édifice chrétien qu'à une époque tardive — celle de Namatius — lorsqu'avec la construction de l'enceinte, l'aqueduc avait cessé de fonctionner. Au vrai, les notes de Mallay ne permettent guère d'identifier le niveau reconnu au-dessous des dallages romans et préromans, ce pavé « mal taillé et mal posé », comme le pavement de l'église construite par Namatius. Mieux vaut, avec l'indice isolé que donne un témoin ô combien elliptique, renoncer à suggérer une hypothèse ; en admettant, comme il est vraisemblable, que l'église paléochrétienne ait occupé l'aire des édifices postérieurs, elle a pu s'établir — sur une longueur inférieure à celle de la cathédrale du x^e siècle — plus à l'est. En l'état actuel des investigations, l'archéologie n'apporte aucune conclusion sur la topographie chrétienne de la cité arverne, avant ou après l'époque de Namatius⁸².

Car la fondation de ce dernier n'est pas le premier édifice arverne ouvert à la liturgie épiscopale. Grégoire lui-même le suggère en rapportant l'élection providentielle de Rusticus⁸³, qui précède Namatius sur le siège épiscopal. Il évoque l'assemblée du peuple, en présence de laquelle siègent les évêques, une église avec la chaire épiscopale, sur laquelle on installe finalement le prêtre miraculeusement désigné, après un pénible conflit, par une humble voix populaire. Malheureusement, l'évêque de Tours ne s'inquiète pas de localiser cet épisode : il ne nous apporte aucune information positive sur la topographie chrétienne de la ville avant le milieu du v^e siècle.

Le « vicus christianorum »

En revanche, l'historien arverne, attentif à célébrer la gloire des Pères, des confesseurs et des martyrs, en dit assez sur l'établissement chrétien hors les murs pour que nous puissions exclure l'hypothèse d'une première ecclesia dans le vicus christianorum. Il convient d'être attentif à la chronologie de l'établissement chrétien dans l'espace suburbain : à notre connaissance, la communauté arverne s'inquiète, dans un premier temps, de donner un cadre convenable aux sépultures épiscopales et ces aménagements n'apparaissent pas sûrement attestés avant la fin du iv^e siècle. Certes, Grégoire signale qu'Urbicus repose avec son épouse et sa fille in cripta Cantahennensi iuxta aggerem publicum dans un caveau à Chantoin près de la voie publique, sans doute la route de Riom⁸⁴. Mais la tombe de cet évêque mal connu ne bénéficie pas d'un aménagement particulier, bien qu'il ait été le premier pontife arverne à reposer dans la périphérie de sa cité. A l'époque de Grégoire, on ne connaît point de basilique qui ait son patronage : quatre siècles plus tard, le Libellus assure qu'Urbicus⁸⁵ repose dans l'ecclesia s. Galli, sise à plusieurs centaines de mètres

⁸² Du reste, P.-Fr. Fournier, p. 291, se refuse à toute hypothèse.

⁸³ Iliêt., 2, 13, p. 63 : residentibus episcopis die dominico...

⁸⁴ Hist., 1, 44, p. 29. Sur le toponyme, Fournier, p. 322 (5). On ne saurait dire s'il existe déjà une zone cémétériale dès l'Antiquité ; P.-Fr. Fournier, Recherches, signale des sépultures médiévales place des Carmes (p. 243) et rue de Bien-Assis (p. 243 ; p. 398, p. 524 (3)). Sur le sens de crypta, A. Grabar, Martyrium, Recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique, I, Paris, 1946, p. 436 ; Hubert, op. cit., p. 53 sq.

⁸⁵ Libellus, 8, p. 456, ubi sanctus... Urbicus et sanctus Antolianus in corpore quiescunt.

à l'ouest, dans le vicus christianorum. Entre le VII^e et le X^e siècle, le corps saint a été transféré, peut-être après l'invention des reliques ⁸⁶.

L'histoire de l'établissement chrétien dans la périphérie arverne commence avec la sépulture d'Illidius, à la fin du IV^e siècle. Ce dernier, comme en témoigne l'histoire des Francs, repose in cripta suburbana ⁸⁷, dans la zone du vicus christianorum, le faubourg de Saint- Alyre, déjà occupé par des sépultures depuis l'époque romaine : en 1882, une découverte fortuite signalait in situ, à une vingtaine de mètres de Saint- Alyre ⁸⁸, une tombe sûrement antérieure au IV^e siècle ⁸⁹. Au mausolée du confesseur, Grégoire donne le titre de basilica, basilica sancti Illidii ⁹⁰.

La crypte funéraire avait donc reçu quelque aménagement, bien qu'à l'origine, le corps de l'évêque ait été déposé dans un coffre de bois, sans doute enseveli sous la protection d'un pavement ⁹¹. En tout cas, les fidèles recherchent le voisinage de cette sépulture sainte : Grégoire signale la tombe de Justus ; on lui a dit que ce dernier devait être l'archidiacre d'Illidius ⁹². Ce sont aussi ceux que la tradition populaire appelait alors les « deux amants » : Iniuriosus, un

⁸⁶ Grégoire est très discret sur Urbicus, parce qu'il ne sait pas grand chose. Dans le cas de Tours, il est aussi elliptique en ce qui concerne la sépulture de Catianus (Gatien), dont le corps saint est finalement inventé, pour la plus grande gloire de la cité, à l'époque de Martin dans la basilica Litorii : L. Pietri, Topographie, p. 97 (HisL, 10, 31, 3).

⁸⁷ Hist, 1, 45, p. 29 ; cf. VP, 2, 4, p. 221 : corpus ab antiquis in cripta sepultum fuit.

⁸⁸ Sur ce faubourg, Fournier, p. 294 sq. et Recherches, p. 392. Il n'y a aucune raison de mettre en doute la continuité de l'établissement chrétien du IV^e s. au XVIII^e s. : cf. une vita Illidii (X^e s.), B. de Gaiffier, Analecta Boll., 86, 1968, p. 247 : est a leva parte (de la basilique) fluvius Scateonis (Tiretaine ?).

⁸⁹ Voir note 15 ; déjà Audollent, op. cit., p. 12 ; c'est lui qui signale (d'après Cohendy, Bull. hist. et scient. de l'Auvergne, 1882, p. 26-28 et p. 42-43) une sépulture place Sainte-George, à 4 m de profondeur avec une coupelle estampillée de « vases rouges », une monnaie de Crispine et une autre de Commode. Cf. Fournier, Recherches, p. 393. D'autres témoignages funéraires sur cette zone, un sarcophage (CIL XIII, 1474), dont la provenance locale est moins assurée ; de même, le fragment CIL 1479c ; v. aussi la découverte d'urnes cinéraires au XIX^e s., Fournier, Recherches, p. 387 (319). Le même savant, après Audollent, p. 31, fait l'inventaire de tout le matériel antique recueilli dans la zone ; v. p. 385 : il s'agit souvent de remplois amenés pour les édifices chrétiens.

⁹⁰ GC, 34, p. 318 ; 35, p. 320 ; c'est le nom déjà, au temps de la jeunesse de Grégoire, avant les travaux d'Avitus, VP, 2, 2, p. 220. Mais Grégoire parle aussi de tumulus : le Libellus, 11, p. 460 mentionne toujours l'ecclēsia sancti Illidii, avec un autel de saint Clément, de sainte Marie, de saint Michel, et il signale qu'Illidius, Desideratus, Gallus, Acolus, Iniuriosus, Scolastica y sont déposés. Comme l'établit P.-Fr. Fournier, p. 299-304, le patronage de saint Clément apparaît tardivement, au plus tôt à la fin du IX^e s. et de même, **après l'an mil, celui de la Vierge (N.-D. d'entre-les-saints)**. Cette évolution n'intéresse pas la présente enquête.

⁹¹ Les reliques sont reconnues à l'époque d'Avitus (après 571) : beatorum inquisivit artes reperitque in capsula tabulis formata ligneis (VP, 2, 4, p. 221) v. la sépulture de Martial (GC, 27) et celle de Paulin de Trèves (comme le suggère M. Vieillard-Troiekouff, p. 90). Sur le pavement de l'hypogée, VP, 2, 4 (in pavimento) , p. 221.

⁹² . Hist., 1, 45, p. 29 et VP, 2, 4, p. 221. Le Libellus mentionne à Saint-Alyre un Iustus, et autre à Cirgues (ibid., 14, p. 461). On connaît à Saint- Alyre par un dessin de L. Chaduc (1564-1638) un sarcophage du IV^e s., avec une inscription médiévale faisant de Iustus un évêque de Clermont (A. Redon, Bull. hist. et scient. de l'Auvergne, 84, 1970, p. 309-332).

sénateur, et sa femme, qu'un vœu avait écartés de tout commerce charnel et que la mort avait réunis dans la même basilique ⁹³; un miracle, disait-on, avait rapproché leurs sarcophages près du même mur de la crypte. Grégoire place cet épisode au début du v^e siècle. Il rappelle encore les guérisons miraculeuses, notamment la sienne, survenue dans sa jeunesse, lorsqu'il se fit transporter auprès de la tombe sainte et que miraculeusement guéri d'un mal terrible, il décida de se consacrer au service de Dieu ⁹⁴. Ces quelques indices attestent que les pèlerins fréquentent la crypte, y célèbrent des vigiles. Dès le milieu du vi^e siècle, un abbas ⁹⁵ (martyrarius) assure la garde et le service du lieu saint. **Mais il est impensable que cet édifice funéraire ait pu être utilisé pour la liturgie épiscopale.** Grégoire en témoigne : arctum aedificium ac difficilem habebat ingressum. L'édifice était étroit et d'un accès difficile ; cela, jusqu'aux travaux entrepris après 571 par Avitus. Ce dernier reconnaît les reliques, les recueille suivant l'usage dans un sarcophage (juxta morem sarcophago clausit). Il comble l'hypogée, et il établit à un niveau supérieur le monument funéraire : oppletamque cryptam altius collo- cavit. Il ajoute une abside (constructa in circuito miro opère absida) ⁹⁶. Grégoire semble indiquer que l'œuvre d'Avitus remploie partiellement les murs de la chambre sépulcrale, après en avoir exhaussé le niveau. En tout cas, le saint dispose d'une basilique aménagée, avec l'adjonction d'une abside pour le circuit des pèlerins autour d'un tombeau visible. Illidius dispose désormais d'un véritable martyrium ⁹⁷ analogue à celui que Perpetuus avait aménagé pour saint Martin.

A la fin du iv^e siècle ou dans les premières décennies du v^e s'établit un second édifice funéraire pour un évêque arverne. Peut-être conçu à l'origine pour Nepotianus, le successeur d'Illidius, il reçoit la dédicace d'un troisième pasteur, Venerandus, qui lui donna son nom, a quo haec aedes nomen accepit ⁹⁸. En effet, Grégoire ne connaît qu'un patronage et parle toujours de la basilica Venerandi. A

⁹³ Hist., 1, 47, p. 30 sq. ; GC, 31, p. 317. In una quidem basilica, dit Grégoire sans préciser ; mais le Libellus place Iniuriosus à Saint-Alyre ; une inscription médiévale, E. Le Blant, Inscriptions chrétiennes de la Gaule, II, Paris, 1865, n° 563 et un fragment recueilli dans le voisinage, Nouveau recueil, Paris, 1892, n° 1487 ; et un autre, Gallia, 1959, 17, p. 375.

⁹⁴ VP, 2, 3, p. 220 ; sur les vigiliae, ibidem ; autres miracles, id., 3, p. 220 sq.

⁹⁵ Abbas loci, ibid., 4, p. 221. Le titre d'abbé n'est pas exclusivement donné au supérieur d'une communauté : cf. L. Pietri, dans cette Revue, t. 72, 1975, p. 227.

⁹⁶ VP, 2, 4, p. 221. Grégoire rapporte un miracle survenu sur le chantier de la basilique. Le récit indique clairement qu'il n'y a, avant les travaux d'Avitus, qu'un hypogée [contra Vieillard-Troïekoureff, p. 91) ; Grégoire semble dire que l'œuvre d'Avitus remploie partiellement l'édifice antérieur après avoir ajouté une abside et avoir surélevé notablement le niveau.

⁹⁷ Sur le développement postérieur de l'édifice, détruit une première fois au viii^e s., puis disparu au xviii^e s. : Fournier, p. 297 sq. ; M. Vieillard-Troïekoureff, p. 90 sq.

⁹⁸ V. Fournier, p. 310-312 ; M. Vieillard-Troïekoureff, p. 99-101 : Grégoire cite la basilica dans GC, 34 à 36, p. 318-321. Sur Venerandus, v. note 30 ; Nepotianus succède à Illidius : Hist., 1, 46, puis vient Artemius {Hist., 1, 46 et II, 13) qui précède Venerandus. Grégoire toujours (GC, 36, p. 321 ; v. aussi Libellus, 10, p. 460) nous apprend que Nepotianus est enterré dans la basilica Venerandi ; il est possible, mais non certain que son corps y ait été transféré. Le Libellus conserve le souvenir d'une ecclesia sancti Artemii (29, p. 465) située dans le faubourg Saint-Alyre (Tardieu, Hist., I, p. 334) : sans doute un souvenir de l'édifice funéraire du prédécesseur de Venerandus.

son époque, la tombe du confesseur avait été aménagée pour la visite des pèlerins, sans que l'on puisse dire s'il s'agit de la disposition originelle. Grégoire décrit un sepulcrum ... sub analogio compositum, super quod oaput per fenestellam quique vult immitit. On notera que l'historien ne parle pas d'un sarcophage. Venerandus a peut-être reçu sépulture dans le sol, mais le sepulcrum a été finalement protégé par un agencement qui évoque un peu celui dont la basilique de Saint-Alexandre, sur la Nomentane près de Rome, donne l'exemple : la tombe est isolée par une construction dans laquelle est aménagée un orifice (fenestella) pour permettre au fidèle de glisser la tête et de présenter ses prières au saint. La tombe ainsi protégée se trouve sub analogie⁹⁹, au pied d'un pupitre ; c'est un nouvel indice qu'au vi^e siècle l'édifice funéraire a été aménagé pour la liturgie du confesseur. Du reste, la présence du corps saint a attiré de multiples sépultures ; Grégoire évoque ces tombes anonymes¹⁰⁰, il signale aussi une petite chambre sépulcrale voûtée — transvoluta cellula¹⁰¹ — accolée à la partie occidentale de la basilique proprement dite et abritant les sarcophages des fidèles. Saint- Vénérand accueille la sépulture des clercs¹⁰² et, de nouveau, celle d'un évêque arverne au vii^e siècle. En un mot, l'édifice utilisé pour la liturgie du saint confesseur n'a jamais perdu son affectation funéraire. Ajoutons que la basilica, pourvue d'une seule porte¹⁰³ dans la description de notre témoin, doit être de dimensions médiocres : **on ne voit pas comment elle aurait pu accueillir les réunions de la liturgie épiscopale**. Les historiens de Clermont se déclarent assurés que la Memoria de saint Vénérand « a subsisté intacte dans un faubourg de Clermont jusqu'à la fin du xv^e siècle, et même qu'elle survit encore en servant de resserre dans le jardin d'une institution

⁹⁹ GC, 36, p. 320. Analogus est masculin chez Grégoire, GC, 93, p. 100, ce qui invite à rattacher super quod à sepulcrum. Analogus désigne l'ambon (Isidore, Etym., 15) ou le pupitre (Grégoire, GM, 93). Du Cange (et l'éditeur de Grégoire, à sa suite) croit que analogus désigne, en ce cas, un monument funéraire. Il se réfère à la Vita S. Richarii (f 1046) (BHL 7219) pour attester cette acception exceptionnelle. De même, sans argument, Niermeyer, Lexicon, p. 42. O. Prinz et J. Schneider, Mittellateinisches Wörterbuch, Munich, 1967, p. 613, ne connaissent pas ce sens. Il me paraît impossible de prêter à analogus, une acception aussi exceptionnelle, alors que Grégoire donne au mot (dans GM, 93) le sens de pupitre : v. Bonnet, op. cit., p. 212, qui rappelle l'origine grecque, ἀναξογιον, pupitre. On ne s'étonnera pas qu'il y ait un pupitre ou un ambon dans un martyrium : voir Sozomène, Hist. eccl., 9, 2 ; et aussi Grégoire, pour Clermont, Hist., 2, 22.

¹⁰⁰ GM, 34, p. 319 : multa sepulcra ; 35, p. 320 : per ostium... dextra de parte sepulcrum; beatus martyr Liminius... ; inlustrum meritorum viri, quorum nomina ignota incolis.

¹⁰¹ GM, 34, p. 319 : in basilica... Venerandi... transvoluta cellula a parte occidentalis fuit. La cellula appartient à la basilica [in...]. Elle est voûtée (pars transvolutationis illius). Mais elle est distincte de la chambre funéraire proprement dite (sur cellula, Thésaurus Linguae Latinae, p. 763 sq. ; Niermeyer, p. 163). Grégoire évoque les dommages causés à un sépulcre par un effondrement partiel de la voûte et A. Grabar, Martyrium, 1, p. 410 et p. 551, en déduit que le tombeau détruit se trouvait à ciel ouvert. En réalité, Grégoire distingue d'une part la cellula rattachée et confondue avec la basilica et d'autre part les tombeaux voisins, extérieurs à la basilique. Elle a pu aussi bien subir les infiltrations de la pluie [pluviis... infusa]. M. Vieillard-Troïekouff, p. 99, comprend que c'est un porche funéraire voûté. La destruction de la cellula se place, selon Grégoire à l'époque de Georgius, comte en Auvergne de 533 à 555 (Stroheker, p. 177, n° 175).

¹⁰² Voir Libellus, 10, p. 459, citant Avitus II (676-690) ; v. aussi Le Blant, 564 (= Diehl 1237),

¹⁰³ GC, 36, p. 320 : si ingrediaris per ostium in basilica sancti Venerandi...

religieuse. Ils produisent un plan sommaire et les notes d'un antiquaire, E. Tersan, dernier témoin de l'état de l'édifice avant la Révolution française ¹⁰⁴.

Bien entendu on ne tirera aucun argument de la description des aménagements intérieurs, avec quatre sarcophages (étudiés par E. Le Blant) entourant le tombeau de Vénérand placé au centre, et un autel accolé à ce dernier. Mais le plan de Tersan suggère la structure de l'édifice, une « simple cave voûtée », dépourvue d'abside, accessible à l'origine par une seule porte, située à l'ouest, là où Grégoire place une cellula funéraire. Au total, un édifice médiocre long de « 30 pieds 7 pouces hors d'oeuvre » (moins de 10 m) et large de 23 pieds (7,47 m). On s'étonne que les archéologues n'aient pas encore eu la possibilité d'étudier sur place ce qui a pu subsister de l'édifice paléochrétien, après les injures des barbares et celles du temps. Faute d'une investigation sérieuse, il faut, en toute rigueur, récuser des conclusions hâtives. Pour l'instant, ce que nous croyons entrevoir de la primitive basilica Venerandi confirme le témoignage de Grégoire : **cet édifice funéraire à 25 m de la basilica Illidii n'a jamais pu servir d'église pour l'évêque arverne.**

Désormais, notre enquête n'a plus beaucoup à s'inquiéter de rechercher les traces d'une ecclesia antérieure à celle de Namatius ; mais elle peut jalonner le développement progressif (**et finalement tardif**) **du vicus christianorum**. C'est dans la seconde moitié du v^e siècle ¹⁰⁵ seulement que sont importées dans le faubourg cémétériel des reliques étrangères. L'épouse de Namatius — le fondateur de la grande église dans le castrum — fait édifier et décorer une basilique (où sont déposées des reliques d'Etienne), située au sud de Saint-Alyre ¹⁰⁶. La sépulture épiscopale s'établit par conséquent sous la protection du protomartyr dans une sorte de martyrium ¹⁰⁷, comme à l'époque on en construit souvent dans une Gaule trop dépourvue de reliques. Par la suite, la basilique funéraire reçoit d'autres sépultures épiscopales, celle d'Aprunculus, le successeur de Sidoine, celle de Quintianus ¹⁰⁸, mort en 525 ou en 526, celle d'un Félix, prélat du v^e siècle ; mais elle conserve encore son patronage avant de prendre,

¹⁰⁴ Tersan : BN, fonds français 6954, I, pièce 164 : E. Le Blant, *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, Paris, p. 60-69 ; A. Ramé, *Mém. Soc. nat. Antiquaires*, 1884, p. 128 sq. (auquel j'emprunte les citations). H. Dourif, « La chapelle de Saint- Vénérand », dans le *Bull. hist. et scient. de l'Auvergne*, 1889, p. 75-90. Tardieu, *Hist.*, I, p. 309, rappelle l'histoire de Saint- Vénérand, vendu comme bien national en 1792 et déjà bouleversé au xvii^e s. Sur cet édifice, J. Hubert, *L'architecture religieuse du haut Moyen âge en France*, Paris, 1952, p. 63. C'est Ramé (p. 130) et Dourif qui identifient, d'après Tersan, la porte occidentale.

¹⁰⁵ On ne connaît pas la sépulture de Rusticus, célébré dans le Martyrologe hiéronymien (éd. cit., p. 525).

¹⁰⁶ *Hist.*, 2, 17, p. 64 sq. : basilicam sancti Stephani suburbano murorum aedi- ficavit. Grégoire rappelle avec quel soin, elle dirige la décoration de l'édifice. M. Vieillard-Troiekourov, p. 98, a voulu lui donner un nom, Ceraunia (et non Ceraunis), veuve d'un Namatius et correspondante de Ruricius évêque de Limoges ; cette Ceraunia s'intéresse à la peinture comme l'épouse de l'évêque. Mais, comme le notait déjà J. Basnagius, on ne peut confondre ce dernier avec le laïc Namatius, époux de Ceraunia (Stroheker, cit., p. 194, n° 254). Sur l'importance de ce témoignage, J. Hubert, *Art préroman*, p. 118.

¹⁰⁷ Pourvu d'un autel : VP, 4, 5, p. 227. Quintianus repose ad lei ■ t/re altaris.

¹⁰⁸ Sur Quintianus, Libellus, 13, p. 461.

au ^v^e siècle, celui de Patrocle, et finalement d'être communément connue comme Saint-Eutrope ¹⁰⁹.

A l'époque de Sidoine, un ascète oriental, Abraham, s'établit dans le vicus ¹¹⁰: il réunit une petite communauté (congregatio), Grégoire parle d'un monastère mais Sidoine, dans l'épithaphe d'Abraham, décrit une « cabane dont le faite est couvert d'un toit de chaume », évoquant un établissement assez pauvre, peut-être une petite agglomération de cellules ; mais Abraham tient le rôle d'un abbé et, à sa mort, Sidoine désigne un nouveau supérieur, Auxianus, en prenant la précaution d'introduire une règle inspirée des préceptes de Lérins et de Grigny ¹¹¹. C'est l'ascète qui a apporté sans doute des reliques du martyr d'Antioche Cirycus ¹¹² : en tout cas, pour les recueillir, il édifie un oratoire, pourvu d'un atrium ¹¹³, comme son épithaphe l'assure : aedificas hic ipse Deo çenerabile templum ¹¹⁴. Ainsi, dès la seconde moitié du ^v^e siècle, l'évêque dispose d'un nouveau lieu de culte : Grégoire rapporte que Sidoine Apollinaire venait dans le faubourg pour célébrer les fêtes de la basi- lica sancti Ciryci ¹¹⁵. L'édifice a sûrement aussi une fonction funéraire ¹¹⁶ : il accueille le corps de son fondateur Abraham. Une église Saint-Cirgues était encore attestée en 1793, époque où elle fut vendue comme bien national ¹¹⁷. Etienne ou Cirycus : les premières

¹⁰⁹ P.-Fr. Fournier, Recherches, p. 384, signale la découverte d'un claveau gallo-romain dans la reconstruction de l'église (1862) et la découverte dans le quartier d'un sarcophage, *ibid.*, p. 238. Sur l'histoire de l'édifice, Tardieu, *Hist.*, I, p. 341 ; Longnon, *Géographie*, p. 488 ; Fournier, p. 317. J. Savaron, *Les Origines de Clairmont*, éd. P. Durand, Paris, 1662, p. 19, atteste encore au ^{xvii}^e s, la continuité de Saint-Étienne à Saint-Eutrope : il y place le sépulcre de Quintia- nus, dont les reliques sont déjà transférées à Saint-Genès.

¹¹⁰ *Hist.*, 2, 21, p. 67 et VP, 3, 1, p. 222 sq. C'est aussi l'époque du comte Vic- torius, représentant d'Euric en Auvergne vers 475 (cf., Sidoine, Ep., 7, 17, éd. Loyen, Paris, 1970, p. 75 sq.). Loyen date de 477 cette lettre adressée à Volusianus, avec l'épithaphe de l'ascète. Volusianus est sans doute le futur évêque de Tours (cf., L. Pietri, *Tours*, chapitre ni).

¹¹¹ Sidoine, Ep. citée, 3, p. 78 : il parle d'une congregatio ; v. F. Prinz, *Friihes Mõnchtum im Frankreich*, Munich, 1965, p. 71.

¹¹¹ Sidoine, Ep. citée, 3, p. 78 : il parle d'une congregatio ; v. F. Prinz, *Friihes Mõnchtum im Frankreich*, Munich, 1965, p. 71.

¹¹² Cirycus de Tarse ? ou d'Antioche d'après le Martyrologe hiéronymien (p. 244) : Delehaye, *Origines*, p. 167. E. Ewig, *op. cit.*, ne doute pas du rôle joué par Abraham, p. 293 et p. 405.

¹¹³ VP, 3, 1, p. 223.

¹¹³ VP, 3, 1, p. 223.

¹¹⁴ Sidoine, Ep., 7, 17, 2, vers 24, p. 77. Contre Longnon, *Géographie*, p. 485, qui voudrait que la basilique soit antérieure.

¹¹⁵ *Hist.*, 2, 22, p. 67 et VP, 3, 1, p. 223.

¹¹⁶ Les squelettes trouvés au voisinage de l'église (Fournier, Recherches, p. 238) appartiennent peut-être au cimetière de l'église ; Libellas, 14, p. 461.

¹¹⁷ Fournier, p. 318, relève d'après Raphanel, *Bull. hist. et scient, de l'Auvergne*, 1921, p. 153, des murs de l'ancienne église à 450 m de Saint- AJyre.

dépositions de reliques, importées dans le vicus, ne remontent pas, semble-t-il, au-delà du milieu du V^e siècle.

Les aménagements pour les martyrs locaux paraissent encore plus tardifs. Au début de l' Histoire, Grégoire assure que les martyrs arvernes reposent près de la ville dans le vicus christianorum. Mais cette affirmation générale ne va pas sans quelques difficultés. Ainsi, Liminius — comme l'explique le même témoin — est déposé dans la basilica Venerandi ¹¹⁸. On ne sait trop comment un martyr pouvait occuper un monument postérieur d'un siècle à sa mort glorieuse, à moins d'imaginer une translation.

Mais cette hypothèse conciliante paraît difficile, puisque Liminius — toujours selon Grégoire — ne bénéficie d'aucun culte ¹¹⁹. On le voit, il restait bien des choses à faire pour le culte des martyrs arvernes. Antolien lui-même n'a pas reçu l'hommage d'une basilique particulière avant le début du vi^e siècle. Lorsque la femme de l'évêque Apollinaris et sa sœur Alchima ¹²⁰ entreprennent de construire un temple en son honneur, elles doivent bouleverser toute la zone funéraire pour en jeter les fondations ; elles font recueillir les ossements, retrouvés pendant le chantier, dans une fosse. Au bout du compte, les pieuses matrones érigent un martyrium dont la coupole, décorée de peintures, est soutenue avec une arcature portée par des colonnes de marbre ¹²¹. A la fin du vi^e siècle après l'effondrement des colonnes, Avitus dut entreprendre la restauration de cet édifice exceptionnel. L'auteur de la vie de saint Prix, à la fin du vii^e siècle, semble connaître encore les loca sancta des martyrs arvernes ¹²²; le saint évêque envisage même d'y établir un monastère. Mais le Libellus, document du xe siècle, signale seulement une ecclesia sancti Gailli ... ubi sanctus Antolianus in corpore quiescit. Gallus ¹²³ est un évêque du VII^e siècle qui a reçu la dédicace d'un édifice funéraire abritant ses restes. On ne sait trop comment interpréter cette notice ; première hypothèse, le martyrium ayant disparu, les reliques d' Antolien ont été transférés dans un nouvel édifice bâti pour Gallus. Mais je crois plutôt que c'est la dédicace qui a changé, comme on en voit d'autres exemples à Clermont : Antolien s'est effacé devant Gallus. En tout cas, le martyrium arverne n'eut pas une très glorieuse postérité.

¹¹⁸ Hist., 1, 33, p. 25

¹¹⁹ GC, 35, p. 320 : nullus tamen ei cultus venerationis impenditur.

¹²⁰ GM, 64, p. 81 : corpora, dum fundamenta lacèrent, removerunt. L'épisode se place peut-être sous l'épiscopat du fils de Sidoine, en 513/516 (Stroheker, p. 146, n° 22) ; v. Grabar, op. cit., p. 439. Sur ce martyrium, Foxjrnier, p. 314 sq. ; Vieillard-Troïekoureff, p. 94 sq.

¹²¹ Ibid. : erectis tamen parietibus super altare aedis illius turrem ac columnis Pharis Heraclisque, transvolutis arcibus erexerunt... J. Hubert, Art pré-roman, p. 79 ; sur ce type de martyrium, Grabar, op. cit., p. 423 sq.

¹²² Vita Praeiectionis, 17, p. 236.

¹²³ Éd. cit., 8, p. 459. Ce ne peut être l'oncle de Grégoire, enterré à Saint-Laurent, car la place de cette église, dans le Libellus, entre le baptistère et Saint-Cassi indique bien que l'édifice est dans le faubourg Saint-Alyre. Donc, il s'agit de Gallus II, correspondant de Didier de Cahors (630-655) ; v. Duchesne, Fastes, p. 35. Pour un changement de dédicace, Longnon, Géographie, p. 484 et sur la localisation de l'édifice, Fotjrnier, loc. cit. Il a tout à fait disparu déjà à l'époque de Savaron, Origines, p. 348.

Cassius, un autre martyr local, a reçu lui aussi l'hommage d'une basilique ; mais les origines de l'édifice, tout proche de Saint-Alyre, sont plus obscures encore. Grégoire mentionne la basilica sancti Cassi pour la première fois sous le pontificat de Cautinus, qui mourut en 571 ¹²⁴. Au demeurant, l'historien ne prend pas la peine de décrire le monument, alors qu'il s'attache à dépeindre l'élégant martyrium d'Antolien — opus elegans et subtile. Pour Saint-Cassi, il mentionne seulement une crypta antiquissima altissimaque, un caveau funéraire qui constitue sans doute la partie hypogée d'une basilique d'importance médiocre, disposant de deux portes. L'édifice conserve son affectation funéraire : Grégoire y signale la présence d'un grand sarcophage de marbre ; c'est là qu'une humble religieuse, Georgia, reçut sa sépulture ¹²⁵. Son prestige estompa le souvenir de Cassius qui perdit finalement le patronage de son martyrium.

En deux siècles, et surtout depuis le milieu du v^e siècle, six édifices, des basilicae, s'établissent dans le vicus : d'abord celles qui célèbrent la mémoire des saints évêques, puis celles des martyrs. Grégoire évoque aussi les tombes qui peuplent, à son époque, cette pieuse géographie ; entre Saint-Alyre et Saint-Vénérand, un mausolée portant l'inscription sanctae memoriae Gallae, puis un tombeau sculpté que l'on attribue à quelque religieux nommé Alexandre ¹²⁶. Ajoutons peut-être la tombe d'un prêtre de Riom, Amabilis. A l'époque d' Avitus ¹²⁷ (fin du vi^e siècle) qui a beaucoup œuvré dans le faubourg, l'historien atteste **l'existence d'un baptistère hors les murs** (forasmuraneum) . Il appartient vraisemblablement au vicus, puisque le Libellus du x^e siècle y place encore une église dédiée à saint Jean-Baptiste ¹²⁸. **La présence de cet édifice a encouragé ceux qui tiennent à fixer au cimetière la première église épiscopale. En réalité, le baptistère s'établit** (comme on le verra **pages 207 et 208**) **dans la zone du pèlerinage**. Dans les siècles suivants, le faubourg attire toujours les établisse –

¹²⁴ Il a placé le martyr de Cassius au meus : Hist., 1, 33. Sur la basilica, Hist., 4, 12, p. 143 : erat enim ad basilicam sancti Cassii martyris crypta antiquissima abditissimaque... Sur le sens de ad, proche de in bien plus que de iuxta, v. Bonnet, Latin de Grégoire, p. 582. L'hypogée se confond avec la basilique, puisque l'évêque en dispose pour y faire enfermer le prêtre Anastase ; celui-ci s'enfuit par la porte qui n'est pas gardée. Sur la localisation, Fournier, p. 313 ; Vieillard-Troïekoureff, p. 95-96.

¹²⁵ GC, 33, p. 318. L'inscription est rapportée par Le Blant 560 (— Diehl 1699). P.-Fr. Fournier, Recherches, p. 393, signale la découverte d'un cimetière peut-être mérovingien, à la place Sainte-George. On identifie la basilica anonyme mentionnée par Grégoire, avec le Libellus, 9, p. 459 : in ecclesia S. Cassi ubi... Georgia quiescit. Le sarcophage mentionné par Grégoire {GC, 33 cit.) n'est pas celui du saint ; contra Fournier, p. 313.

¹²⁶ GC, 35, p. 319-320. On ne peut dire, à lire l'épithaphe (Grabar, Martyrium, I, p. 410), que le mausolée de Galla est un martyrium. L'expression sancta memoria appartient au formulaire de l'éloge chrétien. Sur Alexandre, Vieillard-Troïekoureff, p. 101. Je suis tenté de déplacer aussi à Clermont la tombe du prêtre de Riom Amabilis, car Grégoire en parle en décrivant les lieux saints du vicus : fuit in supradicta Arverna urbe, GC, 32, p. 317 sq. Le corps saint est attesté au xe s. dans Yecclesia S. Hilarii, v. note infra ; Fournier, p. 326, qui ne tranche pas et Vieillard-Troïekoureff, p. 93, plutôt favorable.

¹²⁷ Aussi lorsque Grégoire, pour l'époque d' Avitus, parle d'une procession de ecclesia ad basilicam (Flist., 5, 11, p. 205), je crois que l'historien pense à la basilique d' Avitus, sans doute Saint-Alyre, celle dont ce dernier a été plus particulièrement le maître d' œuvre.

¹²⁸ Hist., 5, 11, p. 206 ; Libellus, 7, p. 459. Savaron, Origines, p. 347 Fournier, p. 293.

ments chrétiens ; des oratoires où sont déposées des reliques importées pour la cité arverne. Au sud-est, l'écclesia sancti Maurici accueille les pieux souvenirs du saint d'Agaune ¹²⁹. L'édifice est sans doute assez ancien puisqu'à l'époque de Nordebertus, évêque au début du viii^e siècle, l'église tombe en ruines. Pour y accueillir les restes de son prédécesseur, Bonitus, mort à Lyon ¹³⁰, le prélat fait reconstruire l'oratoire et y installe le corps saint près d'un autel consacré par les reliques des apôtres romains, et d'un autre, consacré par celles de saint André. Le Libellus des églises de Clermont cite aussi un édifice consacré à Desideratus, considéré par une vie tardive et contestée comme un successeur d'Avitus ¹³¹. La chronologie des oratoires placés sous le patronage de Pierre, d'Hilaire paraît plus incertaine encore ¹³². **En tout cas, la densité de cet établissement chrétien au vi^e siècle souligne l'importance particulière de cette zone, devenue au cours des temps un vicus christianorum.**

Les autres régions de la périphérie arverne.

Dans les autres régions de la périphérie arverne, les édifices chrétiens apparaissent plus tardivement encore. Les édifices les plus anciennement attestés se trouvent au nord, bien au-delà du vicus, ou à l'est. Grégoire rapporte la tradition — ferunt etiam — qui attribue à Eparchius (milieu du v^e siècle) la fondation d'un monastère in arce cantobennici ¹³³; mais il précise qu'à son époque il n'y a plus qu'un oratoire, établi sûrement sur une hauteur, le Puy de Chanturgue (550 m) ¹³⁴. Au milieu du vii^e siècle, Praeiectus, avant d'être appelé à l'épiscopat sous le règne de Childéric II (663-675), assure la direction d'un monastère, dignitatem geronticam Candidensis monasterii. On a voulu y reconnaître Cantobennum et établir le monastère à plusieurs centaines de mètres à l'est du Puy, à Chantoin. Une communauté de femmes s'y était installée au x^e siècle, comme indique le Libellus ¹³⁵. Mais cette attestation tardive ne peut servir à l'identification de Candidensis, ni à établir à Chantoin une congrégation masculine dès le vii^e siècle.

Beaucoup plus près de la cité, à l'est, existe sûrement, depuis le milieu du vi^e siècle, un oratoire placé sous la dédicace du diacre romain Laurent,

¹²⁹ E. Ewig, op. cit., p. 303.

¹³⁰ Vita Boniti, (St Bonnet), 33, p. 135 ; 41 et 42, p. 138-139. Libellus, 4, p. 458. Sur la localisation à l'extrême sud-est du faubourg, rue Sidoine Apollinaire, Tardieu, Hist., I, p. 303.

¹³¹ . Contra Duchesne, Fastes, p. 36 (5) ; v. Libellus, 18, p. 462 ; v. Savaron, Origines, p. 355.

¹³² Saint-Hilaire, Libellus, 12, p. 461 ; Raphanel dans Bull. hist. et scient, de l'Auvergne, 1921, p. 150. On connaît trois églises dédiées à saint Pierre, v. note 147. Un oratoire à saint Christophe, Libellus, 5, p. 458. V. supra note 98, sur Vecclesia s. Artemii.

¹³³ . Hist., 2, 21, p. 67.

¹³⁴ Sur l'identification, après Longnon, Géographie, p. 497, P.-Fr. Fournier, p. 322.

¹³⁵ Vita Praeiecti, 10, éd. cit., p. 231 ; et la note de Krusch, ibid., qui refuse d'identifier ce monastère avec celui du Libellus, 26, p. 463. La Vita de Genesisius, évêque dans la Ire moitié du V^e s., signale une congrégation féminine, mais ce texte {Acta Sanct., Jun, I, 7, p. 354} n'a pas de valeur.

Grégoire mentionne cette basilique où fut déposé son oncle Gallus ¹³⁶. Une vie tardive de Saint Alyre localise exactement au XII^e siècle l'édifice ad Portum ¹³⁷, dans cette zone qui était devenue, au Moyen âge, un marché. A l'époque de Grégoire, le corps saint attirait les pèlerins et les fidèles recherchèrent bientôt sa protection pour y établir leurs sépultures ¹³⁸. Un siècle plus tard, l'évêque Bonitus conduit une procession jusqu'à Saint-Laurent pour réclamer la pluie ¹³⁹. Mais au x^e siècle, le Libellus mentionne aussi une autre église, attestée pour la première fois en 959, une fondation nouvelle qui estompe dans le quartier du Portus le prestige de l'église paléochrétienne : Notre- Dame du Port ¹⁴⁰.

A l'est, la communauté arverne dispose au moins depuis le vii^o siècle d'une autre église hors les murs. L'épithaphe de l'évêque Genesisius actuellement perdue mais recopiée au xviii^e siècle par Savaron, l'assure : Hanc, inquit, ede(m) in pro(p)ria praedia opère suo sublimavit ¹⁴¹. Le prélat avait édifié dans un de ses domaines un oratoire, où finalement son corps fut déposé. Or le Libellus du xe siècle conserve la mémoire d'une basilica sancti Simphoriani ubi requiescit sanctus Genesisius. Plus encore, la vie de saint Prix confirme le témoignage de l'inscription et celui du texte médiéval en citant l'oratoire de Saint-Symphorien ¹⁴². Par conséquent, on peut supposer que Genesisius avait fait placer les reliques du martyr d'Autun dans l'édifice où il devait reposer.

¹³⁶ VP, 6, 7, p. 235 ; v. l'épithaphe composée par Venance Fortunat, Carm., 4, 4, MGH, auct. ant., 4, 1, F. Léo, 1881, p. 81 (Le Blant, Inscript, chrét., 559) ; on ne sait rien sur sa fondation, malgré Tardieu, Hist., 1, p. 307, qui en attribue le mérite au aux Victorius, par un contre-sens sur Hist., 2, 10. Fournier, p. 319 sq. ; M. Vieillard-Troiekourov, p. 98. On connaît des dédicaces à saint Laurent, à Tours et à Lyon (Ewig, op. cit., p. 107) ; mais ces exemples ne suffisent pas à établir une datation à Tours et à Lyon (Ewig, op. cit., p. 107) ; mais ces exemples ne suffisent pas à établir une datation.

¹³⁷ Vita, composée par Winebrand au x^e s., éd. B. de Gaiffier, Anal. Boll., 86, 1968, p. 257. Il existe aujourd'hui encore une chapelle dont les éléments les plus anciens remontent à l'époque romane : Tardieu, Hist., p. 307.

¹³⁸ Le Blant, Inscript, chrét., 561 = Diehl 2916, pour un diacre Remesto mort en 612 et Nouv. Rec, 232 = Diehl 3218 pour le diacre Emellio, mort en 548 ou plutôt en 621. On ne sait s'il existait un cimetière avant le vi^e s. ; Fournier, Recherches, p. 323 et aussi p. 411 (monnaies et sigillées du I^{er} s., Place Delille). D'autres sépultures d'après le Libellus, 3, p. 458.

¹³⁹ Boniti, 7, éd. citée, p. 122.

¹⁴⁰ . L'auteur d'une vie tardive d'Avitus, « postérieure à l'organisation du chapitre du Port » (Fournier, p. 327), prétend que N.-D. du Port est fondée au début du vii^o s. Mais ce témoignage n'a guère de valeur, pas plus qu'un carmen, cité par Savaron, Origines, p. 344. Sur l'acte de 959, Tardieu, Hist., 2, p. 316 et Fournier, p. 328 (1) ; celui-ci précède de peu le Libellus, 2, p. 457, indiquant qu'Avitus est déposé dans l'église. Ce serait le seul argument pour donner une origine plus ancienne à N.-D. du Port.

¹⁴¹ Éditée par B. Krusch, dans l'introduction à la Vita Praeiectionis, 5, p. 213 ; v. Fournier, Recherches, p. 320. La copie de l'épithaphe par Savaron (p. 147) n'est pas toujours heureuse, mais le formulaire, les vulgarismes donnent une indiscutable impression d'authenticité.

¹⁴² Vita s. Praeiectionis, 36, p. 245 ; le Libellus, 25, p. 463 ; Genesisius, v. Duchesne, Fastes, p. 37.

Finalement, celui-ci prit le patronage de l'évêque, comme en témoigne l'actuel Saint-Genès ¹⁴³. Au total, on ne compte guère, avant l'époque carolingienne, que trois oratoires, dont deux remontent au vi^e siècle, sûrement attestés à l'est de la ville.

Les régions occidentales paraissent mieux pourvues. Mais il faut distinguer : Grégoire mentionne deux basilicae situées non loin des murs, auxquels s'ajoute, selon un témoin du vii^e siècle, un troisième édifice. Sinon, les fondations de Chamalières ou de Royat, trois monastères, s'établissent moins immédiatement dans la mouvance de la ville. L'historien des Francs mentionne la basilica beati Pétri et la basilica beati Andreae à l'occasion d'une grande épidémie de peste survenue sous l'épiscopat de Cautinus (mort en 571). A Saint-André, un prodige annonce la catastrophe : une alouette pénètre dans l'édifice et éteint de ses ailes toutes les lampes. Le Libellus du x^e siècle connaît toujours un édifice sous la dédicace de l'apôtre ¹⁴⁴, qu'elle nomme au dernier rang des trente-quatre églises dépendantes de l'évêque, en mentionnant un seul corps saint, celui de Tigridius. Un hagiographe, bien plus tard ¹⁴⁵, fait de cet inconnu le frère d'Illidius. La place qu'occupe cette basilica dans l'énumération indique peut-être qu'il s'agit d'un oratoire médiocre, pourvu d'un seul autel et pauvre en reliques. La permanence d'une église Saint-André, tenue au xii^e siècle par des Prémontrés, permet sans doute de placer l'édifice paléochrétien à moins d'un kilomètre de la cathédrale, sur la route de Clermont à Chamalières, dans une zone abandonnée depuis le iv^e siècle ¹⁴⁶.

Il est beaucoup plus difficile de fixer l'emplacement de la basilica beati Petri ; elle avait peut-être une affectation funéraire, puisque Grégoire explique qu'on y compte 310 cadavres pendant l'épidémie. Le Libellus des églises arvernes énumère deux églises portant le titre de l'apôtre : l'une compte un seul autel et elle se place peut-être, dans l'énumération des édifices établis, dans le faubourg de Saint-Alyre ; l'autre ¹⁴⁷ précède la mention d'un oratoire situé hors les murs, à l'ouest de la cité (Saint-Adjutor). Ce n'est qu'un indice très fragile pour accepter provisoirement l'identification traditionnelle qui fixe l'édifice antique au nord-ouest du rempart, près de la place Saint-Pierre, jadis occupée par une

¹⁴³ Sur les traces d'une occupation à l'époque romaine, Fournier, Recherches, loc. cit. ; et pour une zone plus à l'est, p. 94, p. 414 sq. Saint-Genès : voir Savaron, p. 358 ; Tardieu, Hist., p. 308.

¹⁴⁴ Hist, 4, 31, p. 165 ; Libellus, 34, p. 460 (3 autels et 9 corps saints) ; M. Vieillard-Troïekoureff, p. 94.

¹⁴⁵ J. van der Straeten, Anal. Boll., 82, 1964, p. 386.

¹⁴⁶ Actuellement disparue, à l'emplacement du groupe scolaire Amédée-Gasquet : Fournier, Recherches, p. 46. Sur les récentes découvertes d'époque romaine, ibid., p. 74, p. 231 : traces d'un habitat pauvre, au sud de l'ancienne abbaye, du I^{er} au me s. ; v. aussi, p. 83. Un cimetière médiéval est déjà signalé par Audollent, p. 27, au Bois de Gros ; Fournier, p. 74, p. 359 ; le même savant souligne que la zone paraît, pour un temps abandonnée, après le ive s. : id., p. 83, p. 357. On ne peut guère tirer argument, pour l'édifice ancien, de la découverte de deux tambours de colonnes mérovingiens, dans une salle romane de l'ancienne abbaye (L. Bréhier, Bull. hist. et scient. de l'Auvergne, 65, 1945, p. 207). Sur l'abbaye, Longnon, Géogr., p. 483. On doit peut-être rattacher à Saint-André, Saint-Rémi, cité dans le Libellus, 35

¹⁴⁷ Sans compter l'église plus tardive in Castel, Libellus, n° 20, p. 462. La première suit Saint-Maurice et Saint-Christophe, précède le baptistère et Sai Antolien : ibidem, 6, p. 458. La seconde, Libellus, 17, p. 462. Fournier, p. 321 ; M. Vieillard-Troïekoureff, p. 99n

église paroissiale détruite sous la Révolution. Des fouilles récemment conduites par P.-Fr. Fournier n'apportent malheureusement aucune confirmation ¹⁴⁸.

Si l'on admet que l'église médiévale Saint-Adiudou a pris la suite d'un édifice paléochrétien placé sous la même dédicace, il faut situer dans cette zone occidentale l'*ecclesia sancti Adiutoris* que signalent au vii^e siècle la vie de saint Prix, et au x^e, le *Libellus*, citant un seul autel ¹⁴⁹. Resterait à identifier le saint patron de cet édifice : le Martyrologe hiéronymien nomme seulement un obscur *Adiutor* perdu dans une liste africaine ¹⁵⁰.

Plus éloignés de la ville s'établissent les monastères : le plus ancien est celui de *Martius*, un chrétien arverne. Il avait quitté la ville, raconte Grégoire, et il vécut d'abord comme un ermite. Puis à la fin du v^e siècle ou au début du vi^e, il réunit des moines, organisa un monastère avec un *praepositus*, et, y fonda un oratoire où il fut déposé ¹⁵¹. L'église existait encore au x^e siècle et un toponyme, entre Chamalières et Royat, conserve le souvenir de ce premier monastère ¹⁵². Plus d'un siècle plus tard, au milieu du VII^e siècle, l'évêque *Praeiectus* (Prix) installe avec le soutien du comte *Genesisius* une communauté de vierges à Chamalières : il leur donne une abbesse et des règles, tirées de Benoît, de Césaire d'Arles et de Colomban ¹⁵³. Le même prélat utilise le petit domaine d'une *Cesaria* pour établir, peut-être à Royat ¹⁵⁴, une seconde communauté féminine. Ce sont sans doute les oratoires de ces deux établissements que la liste des églises arvernes place au nombre de celles qui ne dépendent plus de l'évêque.

Le sud n'est guère occupé : car la chronologie de l'*ecclesia Saturnini*, où repose Sidoine, selon le catalogue du xe siècle, n'est pas assurée ¹⁵⁵. Le corps saint a pu être transféré dans un oratoire fondé tardivement sous le patronage

¹⁴⁸ Recherches, p. 195-215, où l'auteur note l'absence de matériel, dans la couche qui sépare le niveau gallo-romain et le cimetière médiéval. V. cependant Longnon, Géographie, p. 487.

¹⁴⁹ *Vita Praeiecti*, 11, éd. cit., p. 232. *Libellus*, 16, p. 462. Tardieu, *Hist.*, I, p. 304 ; Fournier, *Recherches*, p. 236 et p. 530 : constat de nos ignorances sur l'époque romaine.

¹⁴⁹ *Vita Praeiecti*, 11, éd. cit., p. 232. *Libellus*, 16, p. 462. Tardieu, *Hist.*, I, p. 304 ; Fournier, *Recherches*, p. 236 et p. 530 : constat de nos ignorances sur l'époque romaine.

¹⁵⁰ *Martyrologe*, éd. cit., p. 650 (17 déc), p. 651 (19) et aussi au 2 juin (p. 202). S'il s'agit effectivement de cet Africain, on peut imaginer que ses reliques ont été apportées par l'évêque *Quintianus*, *Afer nationis* [VP, 4, 1, p. 224], qui siège au début du vie s. L'hypothèse est bien fragile.

¹⁵¹ VP, 14, 1-2, p. 268 sq. ; *Florentius*, le père de Grégoire, encore puer, lui est présenté, et l'ascète meurt à 90 ans : *id.*, 3, p. 270. *Florentius* a vécu dans la première moitié du vie s. : *Stroheker*, p. 176.

¹⁵² *Libellus*, 50, p. 466. Longnon, *Géographie*, p. 511 ; Fournier, p. 324. Prinz ne le connaît pas, semble-t-il.

¹⁵³ *Vita Praeiecti*, 15, p. 235 ; Prinz, *op. cit.*, p. 81 (202) ; *Libellus*, 36-40, p. 465.

¹⁵⁴ *Ibid.*, 16, p. 235 : *in suburbano urbis* ; c'est Tardieu, *Hist.*, I, p. 182, qui propose Royat, à cause des nombreux oratoires qui y sont mentionnés : *Libellus*, 43, 45, 46, 47, 48, 49, p. 467.

¹⁵⁵ *Libellus*, 22, p. 462. Savaron, *Origines*, p. 357, notant que Sidoine a été transféré à Saint-Genès. On a retrouvé le cimetière médiéval, Fournier, *Recherches*, p. 338. Sur Rabanesse, nom d'une villa attestée au xie s., *ibid.*, p. 479. Dans le même secteur, attesté par le *Libellus*, 23, p. 463, une *ecclesia sancti Iacobi*, une *ecclesia s. Praeiecti*, 24.

de l'évêque de Toulouse. L'Amandinus qui repose avec l'évêque est tout à fait inconnu à haute époque et l'église de Saint - Amandin, anciennement Saint-Saturnin, a disparu au xvi^e siècle. Son souvenir s'est conservé dans la toponymie locale au sud de Rabanesse, à 1,5 km de la cathédrale ¹⁵⁶. Praeiectus, assure la vie du saint, établit un xenodochium qui in loco Columbarius dicitur, qu'il faut peut-être identifier au monasterium columhariense cité dans le document du x^e siècle. Le premier historien de Clermont, Savaron, relève un lieu dit « Champ Columb », in campania columbariensi. C'est le seul indice, bien fragile, qui peut permettre de localiser cette fondation de l'évêque à Rabanesse. Tous ces témoignages paraissent trop ambigus pour fournir une conclusion sûre.

Cette enquête sur la topographie du suburbium arverne suggère quelques conclusions, résumées dans un tableau (v. ci-contre).

- 1) **Grégoire ne nous fait point connaître** dans la périphérie de la cité un édifice qui ait pu accueillir l'écclesia.
- 2) **Le rythme des constructions chrétiennes** s'accélère dès le milieu du v^e siècle : sept à huit établissements à la fin du siècle ; près de douze au début du vii^e siècle ; dix-sept à la fin de l'époque mérovingienne.
- 3) **Une zone bénéficie particulièrement de cette conquête monumentale** : le vicus christianorum où se regroupent, **depuis la fin du iv^e siècle (et seulement depuis cette époque tardive)**, six basilicae (comme les nomme Grégoire), un monastère et un baptistère.

Mais la chronologie des fondations dans le faubourg de Saint- Alyre, la fonction des édifices qui s'y établissent, les patronages qui les protègent, celui des évêques, celui des saints étrangers et finalement celui des martyrs locaux, **tous ces indices suggèrent que ce « quartier chrétien » s'est progressivement constitué depuis la fin du iv^e siècle**. Cette évolution éclaire, avec la naissance d'une nouvelle topographie sainte, l'évolution des mentalités, **la manière dont une communauté se représente son passé chrétien** et en quelque sorte le monumentalise. Grégoire, attaché par les souvenirs de sa jeunesse, s'inquiète de réunir et de commenter toutes les informations qui serviraient, avec l'exemple de la cité arverne, un dessein plus large, celui de célébrer les progrès et la gloire de la mission chrétienne en Gaule.

Or Grégoire et ses contemporains doivent renoncer à écrire une histoire détaillée des origines chrétiennes en pays arverne. Stremonius, celui qui passe pour le premier évêque ¹⁵⁷, a été déposé loin de sa cité, dans le vicus d'Issoire, à 40 km au sud de Clermont ; et même, les fidèles ignorent l'emplacement de sa tombe jusqu'au milieu du vi^e siècle ; Cautinus, futur évêque de la cité, reçoit une révélation miraculeuse qui permet l'invention. De cette tradition toute récente, Grégoire ne peut faire grand usage ¹⁵⁸. Pour une période qui court du milieu du me siècle, le temps de Stremonius, à la fin du iv^e, époque où est sûrement attesté un premier évêque Illidius, l'historien ne cite que deux noms : d'abord celui d'Urbicus ¹⁵⁹, dont il localise approximativement la tombe,

¹⁵⁶ Vita Praeiecti, 16, p. 235 ; Libellus, 30, p. 465. Savaron, Origines, p. 365.

¹⁵⁷ Sur le nom, Fournier, p. 341 : radical Strem attesté à l'époque gallo-romaine.

¹⁵⁸ Hisî., 1, 30, p. 23 ; v. aussi ibid., 44, p. 28 et sur l'intervention de Cautinus, VP, 36, p. 316.

Dans la chronologie de Grégoire, Stremonius est le contemporain de Saturnin de Toulouse : F. D. Gilliard, « The Apostolocity of Gallic Church », dans Harvard Theol. Rev., 68, 1975, p. 17-33.

¹⁵⁹ V. supra, Urbicus est dédicataire d'un autel, au xe s. ; P. Viard, Biblio- theca Sanctorum, 12, p. 850.

après lui avoir consacré un récit édifiant, émaillé d'anachronismes. Quant à Legonus ¹⁶⁰, ce n'est qu'un nom dépourvu d'histoire. Après Grégoire, les exigences de la piété locale **n'acceptent plus ce silence** : au vii^o siècle, **l' évêque Praeiectus ¹⁶¹ s'inquiète déjà de satisfaire les pieuses curiosités.**

Les premières cryptes funéraires connues et aménagées pour le pèlerinage sont celles d' Illidius et de Venerandus. C'est avec eux — et sur ce point Grégoire reflète et commente une tradition locale — que commence véritablement l'histoire sainte des Arvernes. Avec le premier surtout, que l'historien présente comme le fondateur : il emprunte pour son éloge la formule biblique accordée par la Genèse au patriarche, *vir senex et plenus dierum*. Il le range au deuxième rang parmi les Pères gaulois dont il compose la vie. La célébration de l'évêque, le rappel des miracles accomplis sur sa tombe, l'évocation de sa renommée dans les cités gauloises, tous ces traits composent une image du saint. Le biographe rappelle que l'évêque a réalisé un miracle de son vivant en guérissant la fille de l'empereur. Grégoire explique qu'il faut compter Illidius parmi les confesseurs. « Ce sont ceux que la persécution n'a point jetés dans le martyre, mais qui sont devenus leurs propres persécuteurs » ¹⁶². L'historien compose cet éloge dans l'élan d'une piété personnelle pour un saint qui lui a accordé la grâce de la guérison ¹⁶³; mais il répond aussi à la demande explicite de l'évêque arverne, Avitus. Ainsi Grégoire cristallise une tradition qui donne au confesseur la place que le martyr tient dans la piété et la liturgie romaines. Dans le cas des autres évêques, Grégoire utilise un mode mineur. Il cite pour Vénérand le jugement d'un contemporain, Paulin de Noie ; puis, il évoque la désignation providentielle de Rusticus, au cours d'un conflit où une femme du peuple exprime le choix de Dieu et il compose, dans l'Histoire, un développement élogieux sur Sidoine ¹⁶⁴. Mais dès le v^e siècle, dès l'époque de Rusticus plus exactement, la communauté arverne a organisé la célébration des dépositions épiscopales ; en effet, le Martyrologe hiéronymien retient l'anniversaire de Rusticus, celui de Sidoine au 26 septembre, d'Aprunculus au 21 avril, d'Euphrasius au 14 juin, d'Apollinarius, d'Avitus ¹⁶⁵. La concentration des sépultures épiscopales facilite encore l'hommage de la piété locale : à l'exception de Sidoine et de Rusticus, tous les évêques, d'Illidius à Quintianus, reposent au nord de la cité dans le cimetière qu'illustrent Illidius et Venerandus ; et, après une interruption, l'habitude est reprise au vii^o

¹⁶⁰ Une fois cité, Hist., 1, 44, p. 29.

¹⁶¹ Vita Praeiecti, 9, p. 231. Sur les élaborations plus tardives, S. -M. Mosnier, Les Saints d'Auvergne, Paris, 1900, II, p. 516-527 ; P. Viard, Bibliotheca Sancto- rum, 2, p. 631.

¹⁶² VP, 2, p. 218-222. Sur la définition du confessor, prolog., p. 218 ; sur le miracle de la fille de Maxime, 1, p. 219 et Hist., 1, 45, p. 29 ; on inventa l'épithète de cette dernière, plus tard ; Savaron, Origines, p. 15 et p. 350 ; Ruinart, PL, 71, 854. Sur les vies de saint Alyre, outre B. de Gaiffier (Anal. Boll., 86, 1968, p. 263), v. BHL 4264. On a inventé aussi un Corvus, père du saint (inscriptions citées supra) , et un frère Tigridius (v. note 145).

¹⁶³ VP, 2, 2 et 3 : il a des reliques du saint à Tours.

¹⁶⁴ Hist., 1, 46, p. 30 ; 2, 13, p. 62 sq. ; 22, p. 67 sq.

¹⁶⁵ Martyr., p. 526, 48 (Rusticus) ; Sidoine, p. 527 ; Aprunculus, p. 201 ; Euphrasius peut-être le 14 janvier, p. 41 ; Apollinaire, p. 528 ; Avitus, 21 janvier, p. 54. Grégoire a composé l'éloge de Quintianus et de Gallus, VP, 4 et 6, p. 223 sq. et p. 229.

siècle pour Gallus II, pour l'obscur Félix, pour le second Avitus. La célébration des premiers évêques et surtout du confesseur tient une place majeure : à la fin du vi^e siècle encore, Avitus réclame à Grégoire la vie du saint pour lequel il fait construire une basilique. **Cette attitude de la piété n'est pas en Gaule un phénomène insolite ; mais dans le cas de Clermont, elle a contribué à la naissance du vicus christianorum.**

Les évêques ne tiennent pas totalement la place du martyr, dont les cités d'Occident (Rome surtout) ont organisé la célébration. La cité arverne importe donc des saints étrangers ; d'Italie, Agricola et Vitalis pour l'écclesia, et aussi Pierre et Laurent, arrivés plus tard, au vi^e siècle sans doute. L'Orient accorde Etienne et Cirycus dès le milieu du v^e siècle, puis André (à moins que ses pignora n'aient transité d'abord par Rome). Les reliques gauloises sont attestées à une époque plus tardive, Symphorien d'Autun et Maurice d'Agaune, auxquels il faut peut-être ajouter Saturnin de Toulouse ¹⁶⁶. Ce patrimoine s'accroît considérablement après le vi^e siècle, à en juger par la liste des autels énumérés dans le Libellus du x^e siècle. Notons d'abord que ces pignora, à l'exception des reliques de Pierre (sûrement des brandea symboliques) n'ont pas été fragmentés. Au x^e siècle, les églises ou les nouveaux autels de Clermont ont reçu d'autres reliques venues de l'Orient ; de Rome arrivent les reliques des vierges romaines pour les monastères féminins ; mais surtout, le patrimoine gaulois (Hilaire, Martin) s'est considérablement enrichi et il peuple toute la périphérie arverne. Ce n'est pas encore le cas dans le siècle qui précède Grégoire : du milieu du v^e siècle — premières attestations sûres — au milieu du vi^e, l'arrivée des reliques étrangères a permis surtout de consacrer des oratoires dans des zones extérieures au vicus, à l'ouest avec les pignora d'André ou de Pierre, à l'est avec ceux de Laurent. Le faubourg Saint-Alyre reçoit Etienne et Cirycus.

La célébration des martyrs locaux n'apparaît que dans un troisième et dernier temps, comme l'atteste la chronologie de leurs martyria. Grégoire compte quatre martyrs arvernes ; mais on peut négliger Victorinus, dont l'historien ne parle qu'une seule fois, et aussi Liminius : notre témoin explique qu'au vi^e siècle il ne reçoit aucun culte ¹⁶⁷. De toutes manières il est bien avare de détails pour Antolianus et pour Cassius : il se contente de placer leur martyre avant la persécution de Dioclétien. Le culte des deux saints ne s'impose pas avec beaucoup d'autorité en Gaule puisque, semble-t-il, le Martyrologe ne nomme pas le Cassius arverne et réserve peut-être le même sort à Antolianus ¹⁶⁸. Car la communauté arverne paraît bien dépourvue en ce qui les concerne : Praeiectus, au VII^e siècle, entreprend de composer leur histoire ¹⁶⁹. Son livre,

¹⁶⁶ Est-ce dans la cité arverne que Grégoire a obtenu les reliques de Saturnin, qu'il joint dans un oratoire tourangeau à celles d'Illidius ? (GC, 20, p. 209). Sur Adiutor, peut être africain, v. supra note 150.

¹⁶⁷ Hist., 1, 35, p. 25 ; GC, 35, p. 320.

¹⁶⁸ Cassius, sans identification, au 30 avril, au 6 mai, au 1er juin et au 20 juillet (p. 219 ; p. 235 ; p. 286 ; p. 386) ; les livres liturgiques locaux lui donnent le 15 mai : R. van Doren, DHEG, p. 1048 ; P. Villette, Biblioth. Sanctorum, 3, p. 923. A deux reprises, le 6 mars (p. 130) et le 18 mai (p. 259), on trouve Cassius associé avec un Victor ; je n'ose dire que c'est le Victorinus cité par Grégoire. Pour Antolien ; alibi Antholiani dit le hiéronymien (p. 79) ; H. Delehaye rappelle, en note, les doutes de L. Duchesne, « l'absence étonnante de toute rubrique géographique quand il s'agit d'un saint de Gaule ». Contra, B. Krusch, MGH, V, p. 230 (3).

¹⁶⁹ . Vita Praeiecti, 9, éd. cit., p. 230 : Cassii, Victorini et Antuliani, vel ceterorum suorum sodalium, libellum edidit.

malheureusement perdu, ne paraît pas avoir établi solidement le prestige d'Antolianus. Ce dernier a cessé d'être le dédicataire d'une église au x^e siècle ; et Cassius subit finalement le même sort en s'effaçant devant sainte George. **Tout indique, en somme, que les martyrs locaux jouent un rôle tardif et plutôt effacé dans la piété arverne.**

Grégoire, si attentif à relever les signes, les miracula des martyrs et des confesseurs, n'en attribue qu'un seul à Antolien : le saint proteste dans une vision contre les troubles apportés à ses compagnons de sépulture par la fondation de sa basilique ¹⁷⁰. Au près des tombes d'évêques, celles d'Illidius, celle de Venerandus, celle de Nepotianus à Saint-Etienne, au près de sépultures saintes, celle d'Abraham ou celle d'Alexandre : toutes les thérapeutiques miraculeuses se placent dans le faubourg Saint-Alyre. Grégoire ne cite qu'un autre lieu saint pour les guérisons, près de la tombe de Gallus à Saint-Laurent ; **il dessine ainsi clairement la géographie du pèlerinage arverne** ¹⁷¹.

Chronologie des fondations dans le faubourg de Saint-Alyre

	Vicus christianorum	Est	Ouest	Sud
fin iv ^e /v ^e s.		crypte d'Urbicus ?		
milieu v ^e s.	1) Memoria d'Illidius (crypta)	1) Oratorium (Chanturgue)	1) Monasterium S. Marti (St-Mart)	Basilica Saturnini ? (Sidoine)
	2) Memoria de Venerandus			
milieu vi ^e s.	3) Basilica Stephani 4) Basilica Ciryçi	2) Basilica Laurenti	2) Basilica Petri 3) Basilica Andreae	
	6) Basilica Cassi ?			
fin vi ^e /vii ^e s.	7) Baptistère 1) Basilica Illidii (Avitus)			
milieu vii ^e s.	8) Basilica S. Mauriti (S. Bonitus)	3) Basilica Simphoriani	4) Basilica Adiutoris 5) Monasteria de Chamalières et de Royat	1) Xenodochium

¹⁷⁰ GM, 64, p. 81.

¹⁷¹ GC, 31, p. 317 ; VP, 2, 2 ; 3 ; 5 ; GC, 37, p. 321 ; VP, 4, 5, p. 227 ; VP, 3, 1, p. 222 ; GC, 36, p. 321 ; VP, 6, 7, p. 236 sq.

On ne saurait dire si cette popularité déborde au-delà d'un horizon régional. En tout cas, **l'Église organise la pastorale du pèlerinage** ; elle assure la présence des clercs auprès des lieux saints ¹⁷². Mais surtout, comme les grandes cités en avaient déjà donné l'exemple (Rome dès le iv^e siècle), **l'évêque organise un système de processions, assurant l'unité de l'espace chrétien, de la ville à ses faubourgs**. Dès le milieu du v^e siècle, Sidoine célèbre une fête à la basilica Cirycci ; déjà, son prédécesseur avait pris l'habitude de se retirer à Chanturgue pendant le carême, mais c'était une retraite privée ¹⁷³. Cependant, dès le VI^e siècle ¹⁷⁴ à l'époque de Grégoire — **l'évêque se déplace au jour de Pâques et à la Pentecôte** ¹⁷⁵, de *ecclesia ad basilicam psallendo*, de l'église à l'une des basiliques du vicus christianorum **et au baptistère. Cet édifice spécialisé a été situé** — comme le pape romain l'a fait à Saint-Pierre — **là où le pèlerinage** ¹⁷⁶ **et la procession réunissent le peuple avec son évêque.**

La géographie chrétienne s'organise autour de deux pôles : **l'ecclesia**, qui est depuis le milieu du v^e siècle un édifice **assez prestigieux pour effacer la mémoire d'un premier établissement urbain** ; et aussi sur **un vicus christianorum que Grégoire imagine peut-être comme le premier quartier des chrétiens au temps des persécutions** ; *l'analyse de la topographie explique cette méprise*. En fait, le regroupement d'édifices religieux dans une zone cémétériale crée un ensemble d'un type nouveau. Car cette zone proche du castrum est peuplée de basiliques au vi^e siècle, mais **celles-ci ont surgi tardivement**, et le culte des martyrs locaux n'y a joué qu'un rôle secondaire.

On le voit, à notre connaissance, la conquête de l'espace par l'Église commence **à une assez basse époque** et **Grégoire de Tours ne peut guère nous servir pour fixer le site de la première église, qu'il n'y a aucune raison de placer dans la périphérie**. L'exemple de la cité arverne illustre comment les chrétiens ont occupé au v^e siècle l'espace de la ville et celui de sa périphérie ; comment aussi ce nouveau paysage leur a suggéré d'imaginer les temps obscurs de leurs origines.

¹⁷² V. supra, le monastère d'Abraham, l'abbas de Saint- Alyre et aussi, pour l'organisation des vigiles, *Vita Praeiectionis*, 17, p. 236.

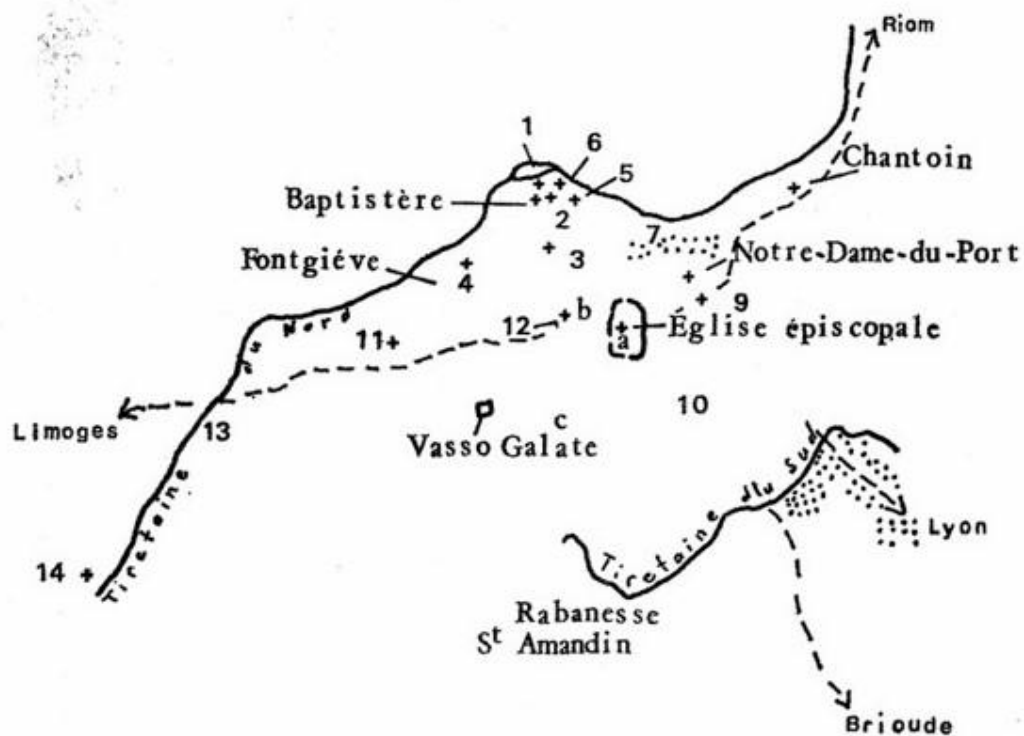
¹⁷³ *Hist.*, 2, 22 et 21, p. 67.

¹⁷⁴ . Organisation, sous Quintianus, des processions à Saint- Julien de Brioude, *Hist.*, 4, 5 et 13, p. 138 et p. 144. Noter aussi les processions à Saint-Laurent à l'époque de Bonitus, v. supra note 139.

¹⁷⁵ V. note 127

¹⁷⁶ Comme le note P.-A. Février, « Baptistère et Ville », *Bulletin du Musée de Belgrade*, 1975, p. 211-220.


0 500



1. B. Illidii
2. B. Venerandi
3. B. Stephani
4. B. Ciryci
5. B. Antoliani
6. B. Cassi
7. B. Mauriti

8. Chanturgue
9. B. Laurenti
10. B. Symphoriani
11. B. Andreae
12. B. Petri
13. Chamalières

- a. Place des Victoires
- b. Rue des Gras
- c. Place de Jaude

 Tracé du rempart
d'après Fournier